Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

PETITS

POËMES GRECS.

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, n. 1.

305832

PETITS

POËMES GRECS.

LA BATRACHOMYOMACHIE, D'HOMÈRE;

LA THÉOGONIE, LES TRAVAUX ET LES JOURS, ET LE BOUCLIER D'HERCULE, D'HÉSIODE;

HÉRO ET LÉANDRE, DE MUSÉE;

PRISE DE TROIE, DE TRYPHIODORE;

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE, DE COLUTHUS;

L'EXPÉDITION DES ARGONAUTES, D'APOLLONIUS;

LA CHASSE ET LA PÊCHE, D'OPPIEN.

TRADUCTIONS

DE MM. FALCONNET, BIGNAN, COLLOMBET, CAUSSIN-PARCEVAL, BELIN DE BALLU, ALLUT, ETC.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON *1893*

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N. 6.

CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 29.

1841

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LYON *1893*

Ce volume renferme tout ce que la Grèce nous a laissé d'excellent en petits poëmes, sérieux et gracieux, héroïques et mythologiques; plus, le poëme héroï-comique attribué à Homère, et les deux poëmes didactiques d'Oppien. C'est une collection charmante et complète, sur laquelle tous les éloges sont épuisés, et qui, parmi quelques ouvrages d'un mérite secondaire, offre plusieurs chefs-d'œuvre.

Presque tous ces petits poëmes ont été traduits plusieurs fois; nous avons eu le choix des traductions, et toutes celles qui font partie de ce volume sont déja consacrées par le succès.

M. Bignan, dont tous les amis des lettres connaissent la belle traduction d'Homère, s'est également essayé sur Hésiode. Sa première édition fut remarquée. Il laissa bien loin derrière lui la traduction de Gin, la seule qui jusqu'alors eût joui de quelque faveur. M. Bignan a revu son premier travail sur le texte récemment publié dans la collection de M. Firmin Didot, et cette révision lui a fourni les corrections et les annotations les plus heureuses.

Notre recueil s'ouvre par la Batrachomyomachie, poëme héroï-comique dont l'auteur est inconnu. Suidas l'attribue à Pigrès, frère de la reine Artémise; mais l'opinion la plus universelle le donne à Homère. Ainsi l'auteur de l'Iliade aurait lui-même travesti son ouvrage, et reproduit dans le combat merveilleux des rats et des

grenouilles la lutte terrible des Troyens et des Grecs. Nous nous garderons bien de discuter cette grave question, que plusieurs érudits ont trouvée digne de leurs veilles. Il nous suffira de dire quelques mots de notre travail d'éditeur. Entre toutes les traductions nous avons choisi celle de Scipion Allut, qui a le mérite d'être à la fois fidèle et naïve. Mais avant de la publier nous avons eu soin de la relire sur l'excellent texte publié par M. Boissonade, et cette révision nous a servi à établir le véritable sens de plusieurs passages jusqu'alors assez mal compris.

Nous avons également adopté la traduction d'Allut pour les deux petits poëmes de Coluthus et de Triphiodore, mais sans déroger à notre méthode de collationner et de corriger nos traductions sur les meilleurs textes récemment publiés. Ainsi Coluthus a été revu sur l'édition de M. Lehrs, établie elle-même d'après celle d'Hermann, et surtout d'après celle de M. Stanislas Julien. Quant à Triphiodore, c'est le texte de Wernickius que nous avons adopté. Toutefois, il faut le dire, les variantes de ces diverses éditions ne nous ont rien fourni de bien important, et c'est dans un ouvrage entièrement étranger à ces publications savantes que nous avons retrouvé notre correction la plus heureuse. Il s'agit de deux vers nouveaux, qui complètent le sens de deux passages de Coluthus [1] jusqu'ici restés imparfaits. Ces petites découvertes sont à la fois la joie et le désespoir des érudits. Nous signalons la nôtre, ou plutôt celle de M. Miller, à M. Didot,

[1] Voyez *Éloge de la chevelure*, discours inédit d'un auteur grec anonyme, en réfutation de l'*Éloge de la calvitie*, de Synesius; Paris, 1840. M. Miller, auteur de cette publication, cite ces deux vers dans sa préface, et dit les avoir retrouvés dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément grec, n. 388.

afin qu'il remplisse cette lacune dans la seconde édition de son Coluthus.

L'excellente préface que M. Collombet a placée à la tête de Musée nous dispense d'entrer dans aucun détail sur l'origine de ce petit poëme : quant à la traduction de M. Collombet, elle est infiniment supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. En lisant ces tableaux rendus avec tant de grace et de simplicité, on s'étonne de les devoir à la même plume qui a traduit d'une manière si poétique les hymnes de Synésius, et avec une onction si entraînante les œuvres complètes de saint Jérôme.

Les deux poëmes d'Oppien, la Chasse, et la Pêche, n'ont été traduits qu'une fois : l'un par Belin de Ballu, l'autre par M. Limes. Nous avons dit ailleurs la profonde estime que nous inspiraient les travaux de Belin de Ballu. Quant à M. Limes, sa traduction est tout à la fois élégante et fidèle, et les notes qui l'accompagnent trahissent les études variées qu'il a dû faire pour donner leur véritable sens à certains passages de son auteur.

Mais l'œuvre capitale de cette collection, c'est l'Argonautique d'Apollonius. Ce poëme est arrivé jusqu'à nous environné des éloges et des critiques de toute l'antiquité. Pour justifier les éloges comme pour anéantir les critiques, il suffirait peut-être de citer l'admirable épisode des amours de Médée, véritable modèle des amours de Didon, et que tout le génie de Virgile n'a pu faire oublier.

La traduction de M. Caussin-Parceval est jugée depuis longtemps. Elle est écrite avec une rare élégance, mais peut-être avec trop de liberté. On a reproché à M. Caussin de changer quelquefois les formes de son auteur, mais on n'a pu lui reprocher d'en altérer le sens. Ce sens, il le pénètre profondément, puis il l'exprime avec une

précision qui semble rendre toute autre traduction impossible. Ici notre tâche était facile, et nous avons dû nous borner à recueillir les améliorations légères que nous offrait le texte grec récemment publié par M. Lehrs, dans l'excellente édition de M. Firmin Didot.

L. AIMÉ-MARTIN.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

OEUVRES D'HÉSIODE

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1893

TRADUCTION DE M. BIGNAN.

AVERTISSEMENT.

La première époque de la civilisation grecque se divise en trois périodes distinctes, dont Orphée, Homère et Hésiode sont les représentants. Un examen attentif des œuvres d'Homère et d'Hésiode atteste qu'ils ont dû naître en deux siècles différents sous le rapport de la religion et de la politique, de l'état social et de la poésie. Ces preuves, tirées de leurs ouvrages mêmes, nous semblent les plus propres à détruire l'idée de leur coexistence. Un critique célèbre, Benjamin Constant, place entre eux l'intervalle de deux siècles, et cette conjecture offre, selon nous, plus de vraisemblance que toutes les autres opinions, que nous nous bornerons à rappeler sommairement. Hérodote dit qu'ils ont vécu quatre cents ans avant lui. Plutarque raconte la lutte de ces deux poëtes, qui se disputèrent la palme des vers à Chalcis. Philostrate, Varron, Érasme, les considèrent aussi comme contemporains; mais Philochore, Xénophane et d'autres auteurs soutiennent qu'Homère est plus ancien. Cicéron dit que ce poëte lui semble antérieur de beaucoup de siècles. Velleius Paterculus et Proclus croient Hésiode plus jeune, l'un de cent vingt années, l'autre de quatre siècles. Porphire prétend qu'il a vécu un siècle après Homère. Solin met entre eux l'espace de cent trente ans. L.-G. Giraldi, Fabricius, Saumaise, Leclerc, Dodwell, Wolff, assignent également à Hésiode une date postérieure. Dans ce conflit de sentiments divers, au milieu desquels Pausanias n'ose pas se prononcer, nous avons dû appeler la poésie au secours de la chronologie. La lecture des ouvrages d'Hésiode donne lieu de croire que, postérieur d'environ deux cents ans à Homère, il a vécu dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne.

Quant à sa vie, elle a, comme celle d'Homère, fourni matière à des récits opposés.

D'abord était-il originaire de Cumes en Éolie ou d'Ascra en Béotie? D'un côté, Plutarque dit, d'après Éphore, que son père, étant déja établi dans Ascra, y épousa Pycimède. De l'autre, Suidas prétend qu'Hésiode, encore très jeune, fut transporté par ses parents de Cumes, sa patrie, dans Ascra. Strabon, Proclus et Tzetzès rapportent le même fait. Hérodote et Étienne de Byzance le font naître également à Cumes.

L'examen de ses poëmes nous servira à résoudre une question d'ailleurs peu importante. Lorsqu'il raconte dans *les Travaux et les Jours* (v. 635) que son père s'est transporté de Cumes dans Ascra pour y chercher des moyens d'existence, il n'ajoute pas y être venu avec lui. Si cette circonstance avait eu lieu, n'en aurait-il pas fait mention? Un voyage maritime, surtout dans son enfance, n'aurait-il pas dû frapper son imagination et rester dans sa mémoire? Il y a plus: il dit formellement dans le même poëme (v. 650) qu'il n'a jamais navigué qu'une seule fois, dans son trajet d'Aulis en Eubée, où il remporta le prix de poésie aux funérailles du roi Amphidamas. De ces deux passages on peut légitimement conclure qu'il naquit dans Ascra, où son père s'était établi. Ce père, dont il ne dit pas le nom, s'appelait Dius, selon beaucoup d'écrivains. Vraisemblablement il amassa quelque fortune dans Ascra, puisque, après sa mort, ses deux fils plaidèrent pour le partage de sa succession. Persès corrompit les juges, et obtint la part la plus considérable; mais Hésiode devint bientôt plus riche, grace à sa frugalité et à son économie. Assez généreux pour soulager plusieurs fois les besoins de son frère, il tenta encore de le ramener à la sagesse, en composant pour son instruction le poëme des *Travaux et des Jours*.

Hésiode préférait à la vie corrompue des cités l'innocence et la tranquillité des campagnes. Pasteur sur l'Hélicon, il exerçait un métier qui, dans les âges fabuleux et héroïques, avait été le partage des dieux et des rois. C'est là que les Muses, lui reprochant sa paresse, lui donnèrent une branche de laurier et l'animèrent du souffle poétique. Dès lors il se voua tout entier à leur culte: amant de la gloire, il apprit que les fils du roi Amphidamas, pour célébrer les funérailles de leur père, avaient ouvert à Chalcis en Eubée un concours de poésie; il y obtint la victoire, et en remporta un trépied, qu'il dédia aux Muses de l'Hélicon par reconnaissance, ou pour se conformer à l'usage de son siècle. Suivant Proclus, Panidès, frère d'Amphidamas, l'avait couronné comme ayant célébré,

non la guerre et le carnage, mais l'agriculture et la paix. Diogène Laërce (liv. 2, sect. 46) et Thomas Magister (argument des *Grenouilles* d'Aristophane) lui donnent pour antagoniste un chantre nommé Cercops. Plusieurs autres écrivains prétendent que c'était Homère lui-même dont il avait été vainqueur, mais ils ne méritent pas de créance. Ainsi l'ouvrage intitulé le *Combat d'Homère et d'Hésiode* a été sans doute fabriqué par quelque détracteur d'Homère, ou par quelque grammairien postérieur au siècle d'Adrien. Le sujet de cet opuscule ressemble à ceux que les rhéteurs et les sophistes donnaient à traiter à leurs élèves. D'ailleurs l'argument le plus péremptoire contre une semblable lutte n'est-il pas le silence d'Hésiode? S'il avait eu Homère pour rival, ne se serait-il pas vanté de l'avoir vaincu?

Plutarque raconte, dans le *Banquet des sept Sages*, qu'Hésiode, après sa victoire, se rendit à Delphes, soit pour consacrer son prix à Apollon, soit pour interroger l'oracle sur son avenir, et qu'il reçut cette réponse : « Heureux ce mortel qui visite ma demeure, « cet Hésiode que chérissent les Muses immortelles ! Sa gloire s'é- « tendra aussi loin que les rayons de l'aurore. Mais redoute le bois « fameux de Jupiter Néméen ! C'est là que le destin a marqué le « terme de ta vie. »

Hésiode, comme le raconte l'auteur du *Combat*, s'éloigna du Péloponnèse, pensant que la divinité avait voulu désigner le temple consacré dans ce pays à Jupiter Néméen. Parvenu dans Œnoé, ville de la Locride, il s'établit chez Amphiphane et Ganyctor, fils de Phégée, ne comprenant pas le sens de la prédiction, car tout ce lieu s'appelait le lieu consacré à Jupiter Néméen. Comme il séjourna longtemps chez les Œniens, de jeunes hommes, le soupçonnant d'avoir violé leur sœur, le tuèrent, et le précipitèrent dans la mer, entre l'Eubée et la Locride. Le troisième jour, son corps fut rapporté par des dauphins, tandis qu'on célébrait une fête en l'honneur d'Ariane. Tous les habitants, accourus sur le rivage, reconnurent le cadavre et l'ensevelirent avec pompe. On poursuivit les assassins, qui s'élancèrent dans une barque de pêcheurs et naviguèrent vers la Crète; mais, au milieu de la traversée, Jupiter les foudroya, et les précipita dans les flots. Suivant Pausanias (*Béotie*, ch. 31), ces jeunes hommes, qui étaient les fils de Ganyctor, Ctiménus et Antiphus, s'enfuirent de Naupacte à Molycrium, à cause du meurtre d'Hésiode; et là, ayant commis quelque impiété envers Neptune, ils subirent le châtiment mérité. Pausanias

dit que tout le monde est d'accord sur ces faits, mais qu'il n'en est pas de même au sujet d'Hésiode; que, selon les uns, il fut accusé à tort d'avoir fait violence à la sœur de ces jeunes gens, et que, d'après les autres, il était réellement coupable. Plutarque, dans le *Banquet de Dioclès*, explique ainsi la cause de sa mort : Hésiode, avec Milésius et un enfant nommé Troïle, fut reçu chez un hôte dont Milésius viola la fille pendant la nuit; les frères de la jeune fille, croyant Hésiode coupable, le tuèrent dans une prairie avec Troïle, et le jetèrent dans la mer, en laissant le corps de l'enfant sur le rivage; des dauphins ayant rapporté le cadavre d'Hésiode au moment où l'on célébrait la fête de Neptune, les habitants du pays démolirent la maison de ses meurtriers, et les noyèrent eux-mêmes.

Pausanias rapporte (*Béotie*, ch. 38) que de son temps on voyait à Orchomène le tombeau d'Hésiode, et il raconte pour quel motif les habitants de cette ville l'y avaient érigé : « Une maladie contagieuse faisant périr les hommes et les animaux, on envoya des députés pour consulter le dieu. On assure que la Pythie leur répondit qu'il fallait transporter les os d'Hésiode de la Naupactie dans l'Orchoménie, et qu'il n'y avait pas d'autre remède au fléau. Les envoyés ayant demandé ensuite dans quel lieu de la Naupactie ils trouveraient ces ossements, la Pythie leur annonça qu'une corneille le leur indiquerait. Lorsqu'ils eurent débarqué dans le pays de Naupacte, ils aperçurent à peu de distance de la route un rocher où était perchée une corneille, et ils découvrirent les os d'Hésiode dans le creux de ce rocher. On grava sur le tombeau l'épitaphe suivante :

« Ascra, riche en moissons, fut la patrie d'Hésiode; mais la terre « des Minyens, dompteurs de chevaux, possède les os de ce poëte, « dont la gloire a été si éclatante dans la Grèce parmi les hommes « qui jugent d'après les lois de la sagesse. »

Quels qu'aient été le motif et le genre de la mort d'Hésiode, la tradition veut qu'il soit parvenu jusqu'à un âge très avancé. De là le proverbe d'une *vieillesse hésiodéenne*, et ce distique attribué à Pindare par Tzetzès (Prolégomènes *ad Erga*) :

« Salut, mortel qui es entré deux fois dans l'adolescence et qui « as eu deux fois un tombeau : Hésiode! ô toi qui as atteint le der- « nier degré de la sagesse humaine. »

Hésiode laissa un fils dont il parle (*les Travaux et les Jours*, v. 315), mais sans le nommer et sans dire quelle fut sa mère.

Quelques auteurs prétendent que cette jeune fille, appelée Clymène ou Ctémène, qu'il fut soupçonné d'avoir violée, avait été son épouse légitime, et lui avait donné un fils nommé Mnaséas, Stésichore ou Archiépès.

Tout ce qu'on a débité sur la vie et la mort d'Hésiode semble porter le caractère de la fable plutôt que de l'histoire; les seuls faits authentiques sont les événements consignés dans ses poëmes, tels que sa condition de pâtre sur l'Hélicon, sa victoire à Chalcis, son procès avec son frère, et la naissance de son fils. Quant à son caractère, il s'est peint lui-même dans ses ouvrages : ami d'une existence sédentaire, observateur de la tempérance et de la justice, religieux jusqu'à la superstition, il n'ambitionna point la faveur des rois, et borna son ambition à se rendre utile à ses concitoyens, à qui il prêchait la morale en beaux vers. Sa mémoire obtint les faveurs qui l'avaient fui pendant sa vie. L'admiration publique lui fit ériger des statues à Thespie, à Olympie, sur l'Hélicon. Chantées par la bouche des rhapsodes, et transmises des pères aux enfants par la tradition orale, ses poésies furent rassemblées à la même époque que l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

L'authenticité de la *Théogonie* a été révoquée en doute, et le scepticisme à cet égard s'est appuyé du récit de Pausanias, qui rapporte (*Béotie*, ch. 31) que les Béotiens, voisins de l'Hélicon, assuraient qu'Hésiode n'avait composé d'autre poëme que celui des *Travaux et des Jours*. Mais on ne doit pas oublier que Pausanias parle d'une autre opinion qui lui attribuait un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels se trouve la *Théogonie*. D'ailleurs, si nous ajoutons foi au témoignage d'Hérodote, de Platon, d'Aristote, d'Ératosthène, d'Acusilaüs, de Pythagore, de Démosthène de Thrace, d'Agatharchide de Cnide, de Manilius, de Xénophane de Colophon, de Zénon le stoïcien, de Chrysippe, du grammairien Aristonicus, de Zénodote et d'autres savants de l'école alexandrine, nous sommes en droit de regarder la *Théogonie* comme l'œuvre légitime du chantre béotien. Devons-nous pour cela penser qu'elle ait franchi un intervalle de plus de deux mille six cents ans sans additions, sans pertes, sans changements? Non : il en est d'Hésiode comme d'Homère : les rhapsodes ont mis la main dans ses œuvres. La *Théogonie*, qui n'a pas plus été écrite que l'*Iliade*, quoiqu'elle lui soit postérieure, présente encore plus d'empreintes d'un travail étranger. En considérant l'ensemble et les détails du poëme, on ne peut s'empêcher de convenir que nous ne possédons

qu'un monument incomplet, qu'un ouvrage conforme sans doute pour le fond, mais dissemblable en beaucoup de parties à celui qui est sorti pour la première fois de la bouche inspirée du poëte. Un sujet si religieux, si populaire, célébré par tant de chantres, semblait provoquer naturellement l'insertion des nombreux fragments qui l'ont amplifié. La plus grande partie des interpolations remonte probablement à une époque très ancienne.

Hésiode, dans la *Théogonie*, a passé en revue cette foule de dieux qui composaient le polythéisme. C'est jusqu'au chaos qu'il a fait remonter les innombrables anneaux de la chaine de cette généalogie céleste, et sa lyre a peuplé la terre et le ciel, les enfers et la mer, des divinités créées par l'imagination ou admises par la crédulité d'une nation enthousiaste. Descendu des hauteurs sacrées, il jette, dans *les Travaux et les Jours*, ses regards sur la famille humaine; alors il ne raconte plus, il conseille; le mythologue devient moraliste. En adressant à son frère Persès des maximes de sagesse et de vertu, d'économie domestique et rurale, il cherche à exciter chez tous ses contemporains le goût du travail. En effet, en quittant la vie guerrière pour la vie agricole et civile, les peuples ont dû substituer l'empire du travail, l'amour de la propriété, à l'abus de la force, aux rapines de la conquête. Le poëme des *Travaux et des Jours* nous montre l'introduction des deux éléments nouveaux du travail et de l'ordre. Quoique renfermé dans un cercle moins large que celui de la *Théogonie*, il gagne en utilité ce qu'il semble perdre en grandeur et en élévation. Mais le poëte n'a dans sa marche rien de fixe ni de gradué : après avoir invoqué les Muses, il s'adresse à Persès; puis il raconte la fable de Pandore, décrit les cinq âges du monde, cite un apologue, donne des conseils tantôt à son frère, tantôt aux souverains, trace des préceptes pour l'agriculture, pour la navigation, et finit par recommander des pratiques superstitieuses, soit pour l'exécution des travaux champêtres, soit pour l'observation des jours propices et funestes.

Les *Travaux et les Jours* présentent donc une nomenclature de préceptes qui aurait pu se prolonger encore davantage; il est probable que ce poëme ne nous est point parvenu dans sa totalité.

Néanmoins il ne laisse pas d'être aussi utile à étudier que la *Théogonie*. Indépendamment du luxe de poésie dont il est orné en certains passages, il fournit de précieux matériaux pour reconstruire le siècle d'Hésiode : s'il nous atteste les progrès des sciences et des arts, il nous initie au secret de cette corruption de mœurs

qui dégénérait en tyrannie chez les rois, en vénalité chez les juges, en avarice, en jalousies, en haines, en paresse chez presque tous les citoyens. Mais en même temps que les justes plaintes d'Hésiode annoncent un état rongé de vices nombreux, une société différente de celle que nous représente Homère, le poëte remonte, sous le rapport de la religion, à une époque bien antérieure, puisqu'il constate cette croyance des premiers siècles du polythéisme, que les dieux et les hommes étaient issus d'une commune origine. Hésiode, ici comme dans la *Théogonie*, est toujours le chantre de deux époques. S'il cherche à corriger ses contemporains, c'est en évoquant d'anciens souvenirs, c'est en prononçant des commandements et des interdictions qui ressemblent aux dogmes des religions sacerdotales, c'est en revêtant sa muse de cette forme sentencieuse qu'affectait la poésie symbolique des temps primitifs.

Si la critique a signalé plusieurs lacunes dans la *Théogonie* et dans *les Travaux et les Jours*, le *Bouclier d'Hercule* est encore bien moins complet, puisqu'il n'offre qu'un fragment qui a dû appartenir à deux ouvrages différents. Les cinquante-six premiers vers, qui parlent de l'amour de Jupiter et d'Alcmène, du retour d'Amphitryon et de la naissance d'Hercule, se rattachent probablement au poëme intitulé Μέγαλαι Ἠοῖαι[1], dans lequel Hésiode chantait les femmes les plus célèbres de la Grèce, tandis que la description du combat de Cycnus et d'Hercule, et du bouclier de ce dernier héros, a pu avoir été détachée d'un autre ouvrage que le poëte avait consacré à la louange des héros les plus fameux. Cette dernière partie présente une plus forte empreinte de la couleur homérique que le commencement. Nous ne serions pas éloignés de croire qu'elle a été l'œuvre de quelque rhapsode. Le bouclier d'Achille dans l'*Iliade* a pu servir de type à celui de cet Hercule dont la gloire n'était pas moins répandue que la gloire du vainqueur d'Hector. C'est dans les jeux célébrés aux environs de Thèbes qu'on aura eu

[1] Hésiode y célébrait les héroïnes les plus illustres, en les proposant pour modèles aux femmes de son siècle, ou en les comparant toujours les unes avec les autres. Or, chaque comparaison commençant par cette formule : ἡ οἵη, ou *telle que*, c'est de là qu'est venu le titre général de Ἠοῖαι : on sait qu'autrefois les premiers mots des ouvrages de poésie servaient souvent à les faire désigner. Quant à l'épithète de μέγαλαι, quelques savants pensent qu'elle est provenue du grand nombre de vers que ce poëme renfermait ; l'importance des héroïnes qui étaient célébrées a pu aussi lui donner naissance.

l'idée de chanter l'Hercule thébain. Ainsi le morceau des Μέγαλαι Ηοῖαι concernant la naissance de ce héros aura été rattaché à la description de son bouclier et de son combat avec Cycnus. L'école alexandrine assignait à la composition du *Bouclier d'Hercule* une date très ancienne; Scaliger la fait remonter jusqu'au siècle de Solon et de Tyrtée.

Pausanias rapporte (*Béotie*, c. 31) qu'on attribuait encore à Hésiode un poëme sur le devin Mélampe, la *Descente de Thésée et de Pirithoüs aux enfers*, les *Préceptes de Chiron pour l'éducation d'Achille*, et qu'ayant appris des Acarnaniens l'art de la divination, il passait pour avoir composé des *Prédictions en vers* et un livre d'*Explication des Prodiges*. Hésiode fut l'auteur, d'après Suidas, du *Catalogue des Femmes* en cinq livres, de l'éloge funèbre de son ami Batrachus, et d'un poëme sur les *Dactyles Idéens*: suivant Zosime (liv. v, c. 28), des *Théogonies héroïques*; selon Tzetzès (*Prolégomènes sur Lycophron*), de l'*Épithalame de Thétis et de Pélée*, et, comme le dit le scholiaste d'Aratus (v. 255), de la *Grande astronomie ou du Livre des astres*. Strabon (liv. VII, p. 502) cite de lui le *Tour de la Terre*: Maxime de Tyr (Dissertat. 16), les *Discours divins*; Athénée (liv. II, p. 49; liv. VIII, p. 364, et liv. XI, p. 503), les *Noces de Céyx*, les *Grands Travaux*, et l'*Égimius*. Aristote et quelques grammairiens mettent sur son compte un ouvrage intitulé *les Préceptes*. Pline (liv. XV, c. 1; liv. XXI, c. 17 et 20; liv. XXII, c. 22; l. XXV, c. 2) et Plutarque (*Banquet de Dioclès*) semblent croire qu'il composa des poëmes sur la vertu des plantes et des herbes, et sur l'art de la médecine. La simple nomenclature de tous ces ouvrages, qui supposent une si grande variété de savoir, ne démontre-t-elle pas l'impossibilité qu'un seul homme en ait été l'auteur?

Après tout, l'idée d'attribuer tant de poëmes à Hésiode atteste l'admiration que son génie inspira. Denys d'Halicarnasse vante la douceur de son style et l'habileté de sa composition. Velléius Paterculus dit que ce fut un poëte d'un esprit élégant, et remarquable par la mollesse de ses vers. Quintilien fait l'éloge de la sagesse de ses maximes et de l'harmonie de sa diction; il lui décerne la palme dans le genre tempéré. Hésiode a obtenu également les suffrages d'Aristote, de Xénophon, d'Isocrate, d'Alcée, de saint Basile, du sophiste Aphthonius, et de Cicéron.

La *Théogonie* avait été commentée, suivant Aulu-Gelle (liv. XX, c. 8), par Plutarque: on dit qu'elle l'avait été aussi par Aristote, par Aristonicus d'Alexandrie, par Démétrius Ixion d'Adramyttium,

et par Denys de Corinthe. Il ne nous est parvenu que deux commentaires grecs sur ce poëme : l'un est attribué à Jean Diaconus, l'autre est intitulé *Quelques anciennes scholies détachées sur la Théogonie d'Hésiode*. Natalis Comes (*Myth.*, liv. VI, c. 18) semble croire que Didyme en est l'auteur.

Nous avons sur *les Travaux et les Jours* des scholies de Proclus, de Jean Tzetzès et d'Emmanuel Moschopule. Jean Protospatharius a composé pour son fils une *Explication physique des Jours*.

Tzetzès et Jean Diaconus ont laissé, l'un une *Explication*, l'autre une *Paraphrase*, sur le *Bouclier d'Hercule*.

Les principaux commentateurs modernes sont Ange Politien, Scaliger, Vinet, Mélanchton, Jean Frisius, Grœvius, Guiet, Hemsterhusius, Barlæus, Robinson, Leclerc, Ruhnkenius, Heyne, Wolff, Bergier, et C.-F. Heinrich. M. Creuzer, dans ses lettres sur Homère et Hésiode, a fait la critique d'une dissertation latine de M. Hermann *sur la plus ancienne mythologie des Grecs*.

Quant aux éditions d'Hésiode, nous ne les récapitulerons pas toutes, depuis celle des *Travaux et des Jours*, qui parut à Milan, 1493, in-fol., par les soins de Démétrius Chalcondyle, jusqu'à celle des œuvres complètes d'Hésiode, qui fait partie de la *Bibliothèque des auteurs grecs*, publiée par M. Ambroise-Firmin Didot; Paris, 1840. Le texte le plus correct est celui que Thomas Gaisford a édité en 1814. M. Boissonade l'a suivi dans son *Recueil des poëtes grecs*, et nous l'avons généralement adopté. Nous avons profité aussi de quelques changements consignés dans l'édition de M. Didot.

Les traductions françaises en prose les plus connues sont la traduction de Bergier, précédée d'un discours sur l'origine des dieux du paganisme, et suivie de remarques sur les ouvrages d'Hésiode, 1767; celles de Gin, 1785; de Coupé, 1796; de Mondot, 1835.

Il existe une vieille traduction des *Travaux et des Jours*, publiée sous ce titre : *les Besongnes et les Jours*, mis en vers français par Jacques Legras; Paris, 1586, in-12. L'abbé Goujet la trouvait préférable à celles de Richard Leblanc, de Lambert Daneau et de J.-A. Baïf.

Notre traduction est plus complète que les autres, puisqu'elle comprend les *fragments*; nous desirons que le lecteur la trouve plus fidèle. C'est au texte grec seulement que nous avons eu recours, n'hésitant point à préférer le langage de la prose à celui de la poésie. Rien n'eût été moins poétique, en effet, que la reproduc-

tion en vers, soit des nombreuses généalogies, soit des préceptes moraux et religieux que renferme Hésiode. Plusieurs morceaux d'élite, tels que la brillante description des cinq âges du monde, l'ingénieuse création de Pandore, la sombre peinture de l'hiver, le magnifique combat de Jupiter avec les Titans, anraient sans doute prêté à la poésie; mais ces divers passages ne constituent pas le caractère dominant du génie d'Hésiode, la physionomie habituelle de sa versification. Quelquefois comparable à Homère, Hésiode s'en éloigne souvent par la nature du style. Le style d'Homère est lucide, abondant, coloré, parcequ'il date d'une époque où la guerre avait mis en dehors tous les caractères, toutes les passions : celui d'Hésiode, au contraire, est grave, sérieux et précis; il révèle un siècle de crise sociale, où la pensée a besoin de se résumer dans un langage plein et nerveux, et de se concentrer en elle-même, comme effrayée du tableau des vices et des dissensions qui tourmentent la Grèce. Hésiode diffère d'Homère sous beaucoup d'autres rapports; car tantôt il passe en revue les généalogies des familles célestes, et alors ses vers, presque entièrement hérissés de noms propres, ont toute la sécheresse d'une nomenclature; tantôt il décrit en termes techniques des instruments et des objets d'arts, ou il trace des maximes dont le fond est revêtu d'une forme complexe. Ajoutez à ces difficultés les entraves que les interpolations ou les lacunes apportent à la marche et au sens de la phrase. Comme les ouvrages du compilateur d'Ascra sont loin de présenter cet enchaînement de faits, cette liaison d'idées qui, malgré des contradictions partielles, dominent l'ensemble des époques d'Homère, sa poésie est trop souvent elliptique, serrée, obscure.

Hésiode n'en est pas moins digne d'une étude sérieuse. L'examen de ses œuvres prouve que sa pensée, malgré de fréquents retours vers un ordre de choses dès longtemps aboli, a été novatrice et progressive. Habile à seconder la marche de l'humanité dans ses initiations graduelles de siècle en siècle, elle a contribué puissamment à améliorer la morale, en proclamant la supériorité du travail et de l'économie sur la paresse et sur la prodigalité; la religion, en lui faisant faire un pas de plus vers ce dernier degré de perfection qu'elle ne devait atteindre que dans Pindare et dans Sophocle; la politique, en poussant les esprits vers ces idées républicaines qui développèrent en Grèce le germe de tant de gloire et de liberté.

A. Bignan.

LA THÉOGONIE.

Commençons par chanter les Muses de l'Hélicon, les Muses qui, habitant cette grande et céleste montagne, dansent d'un pas léger autour de la noire fontaine et de l'autel du puissant fils de Saturne, et, baignant leurs membres délicats dans les ondes du Permesse, de l'Hippocrène et du divin Olmius, forment sur la plus haute cime de l'Hélicon des chœurs admirables et gracieux, en agitant leurs pieds bondissants. De là s'élançant, enveloppées d'un épais nuage, elles se promènent durant la nuit, et font entendre leur belle voix en célébrant Jupiter armé de l'égide, l'auguste Junon d'Argos, qui marche avec des brodequins d'or; la fille de Jupiter, Minerve aux yeux bleus; Phébus-Apollon, Diane chasseresse, Neptune, qui entoure et ébranle la terre; la vénérable Thémis, Vénus à la paupière noire, Hébé à la couronne d'or, la belle Dioné, l'Aurore, le grand Soleil, la Lune splendide, Latone, Japet, l'astucieux Saturne, la Terre, le vaste Océan, et la Nuit ténébreuse, et la race sacrée de tous les autres dieux immortels. Jadis elles enseignèrent à Hésiode d'harmonieux accords, tandis qu'il faisait paître ses agneaux aux pieds du céleste Hélicon. Ces Muses de l'Olympe, ces filles de Jupiter, maître de l'égide, m'adressèrent ce langage pour la première fois : « Vils pasteurs, opprobre des campagnes, vous qui ne vivez que pour l'intempérance, nous savons inventer beaucoup de mensonges semblables à la vérité ; mais nous savons aussi dire ce qui est vrai, quand tel est notre desir. »

Ainsi parlèrent les éloquentes filles du grand Jupiter, et elles me remirent pour sceptre un rameau de vert laurier,

superbe à cueillir ; puis, m'inspirant un divin langage pour me faire chanter le passé et l'avenir, elles m'ordonnèrent de célébrer l'origine des bienheureux immortels, et de les choisir toujours elles-mêmes pour objet de mes premiers et de mes derniers chants. Mais pourquoi m'arrêter ainsi autour du chêne ou du rocher [1] ?

Célébrons d'abord les Muses qui, dans l'Olympe, charment la grande ame de Jupiter, et marient leurs accords en chantant les choses passées, présentes et futures. Leur voix infatigable coule de leur bouche en doux accents, et cette harmonie enchanteresse, au loin répandue, fait sourire le palais de leur père, qui lance la foudre ; on entend résonner la cime de l'Olympe neigeux [2], demeure des immortels. D'abord, épanchant leur voix divine, elles rappellent l'auguste origine des dieux engendrés par la Terre et par le vaste Uranus, et chantent leurs célestes enfants, auteurs de tous les biens. Ensuite, célébrant Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elles commencent et finissent par lui tous leurs hymnes, et redisent combien il l'emporte sur les autres divinités par sa force et par sa puissance. Enfin, quand elles louent la race des mortels et des Géants vigoureux, elles réjouissent dans le ciel l'ame de Jupiter, ces Muses de l'Olympe, filles du dieu qui porte l'égide. Dans la Piérie, Mnémosyne, qui régnait sur les collines d'Éleuthère, unie au fils de Saturne, mit au jour ces vierges qui procurent l'oubli des maux et la fin des douleurs. Durant neuf nuits, le prudent Jupiter, montant sur son lit sacré, coucha près de Mnémosyne, loin de tous

[1] Cette expression proverbiale voulait dire : *Pourquoi parler de choses étrangères à ce qui nous occupe ?* Elle rappelle l'époque où les bergers oisifs s'asseyaient sur le haut des rochers ou à l'ombre des chênes, pour causer tranquillement. Homère fait dire à Hector, prêt à combattre Achille (*Iliade*, chap. XXII, v. 126-8) : « Ce n'est plus le temps de s'en-« tretenir ici sur le chêne ou sur le rocher, comme les vierges et les « jeunes hommes qui discouraient ensemble. »

[2] L'épithète de *neigeux*, appliquée à l'Olympe, est d'origine homérique ; elle démontre que la demeure des dieux n'était autre chose, dans l'opinion des Grecs, qu'une haute montagne de Thessalie.

les immortels. Après une année, les saisons et les mois ayant accompli leur cours, et des jours nombreux étant révolus, Mnémosyne enfanta neuf filles animées du même esprit, sensibles au charme de la musique, et portant dans leur poitrine un cœur exempt d'inquiétude ; elle les enfanta près du sommet élevé de ce neigeux Olympe, où elles forment des chœurs splendides et possèdent des demeures magnifiques : à leurs côtés se tiennent les Graces et le Desir dans les festins, où leur bouche, épanchant une aimable harmonie, chante les lois de l'univers et les fonctions respectables des dieux. Fières de leurs belles voix et de leurs divins concerts, elles montèrent dans l'Olympe : la terre noire retentissait de leurs accords, et sous leurs pieds s'élevait un bruit ravissant, tandis qu'elles marchaient vers l'auteur de leurs jours. Là règne dans le ciel ce maître du tonnerre et de la brûlante foudre, qui, puissant vainqueur de son père Saturne, distribua équitablement à tous les dieux les emplois et les honneurs.

Voilà ce que chantaient les Muses habitantes de l'Olympe, les neuf filles du grand Jupiter, Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Érato, Polymnie, Uranie, et Calliope, la plus puissante de toutes, car elle sert de compagne aux rois vénérables. Lorsque les filles du grand Jupiter veulent honorer un de ces rois, nourrissons des cieux, dès qu'elles l'ont vu naître, elles versent sur sa langue une molle rosée, et les paroles découlent de sa bouche douces comme le miel. Tous les peuples le voient dispenser la justice avec droiture, lorsqu'il apaise tout à coup un violent débat par la sagesse et l'habileté de son langage : en effet, les rois sont doués de prudence, afin que, sur la place publique, en proférant de pacifiques discours, ils fassent aisément restituer à leurs peuples tous les biens dont ils ont été insolemment dépouillés. Tandis que le prince marche dans la ville, les citoyens, remplis d'un tendre respect, l'invoquent comme un dieu, et il brille au milieu de la foule assemblée. Tel est le divin privilége que les Muses accordent aux mortels.

Les Muses et Apollon, qui lance au loin ses traits, font naître sur la terre les chantres et les musiciens ; mais les rois viennent de Jupiter. Heureux celui que les Muses chérissent ! un doux langage découle de ses lèvres. Si un mortel, l'ame déchirée par un récent malheur, s'afflige et se lamente, qu'un chantre, disciple des Muses, célèbre la gloire des premiers hommes et des bienheureux immortels qui habitent l'Olympe, aussitôt l'infortuné oublie ses chagrins ; il ne se souvient plus du sujet de ses maux, et les présents des vierges divines l'ont bientôt distrait de sa douleur.

Salut, filles de Jupiter ! donnez-moi votre voix ravissante. Chantez la race sacrée des immortels nés de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, conçus par la Nuit ténébreuse ou nourris par l'amer Pontus. Dites comment naquirent les dieux, et la Terre, et les Fleuves, et l'immense Pontus aux flots bouillonnants, et les astres étincelants, et le vaste Uranus qui les domine ; apprenez-moi quelles divinités, auteurs de tous les biens, leur durent l'existence ; comment cette céleste race, se partageant les richesses, se distribuant les honneurs, s'établit pour la première fois dans l'Olympe aux nombreux sommets. Muses, habitantes de l'Olympe, révélez-moi l'origine du monde, et remontez jusqu'à la première des créatures.

Au commencement exista le Chaos, puis la Terre à la large poitrine, demeure toujours sûre de tous les êtres ; ensuite le sombre Tartare, placé sous les abîmes de la terre immense ; enfin l'Amour, le plus beau des dieux, l'Amour, qui amollit les ames, et, s'emparant du cœur de toutes les divinités et de tous les hommes, triomphe de leur sage volonté. Du Chaos sortirent l'Érèbe et la Nuit obscure. L'Éther et le Jour naquirent de la Nuit, qui s'unit d'amour avec l'Érèbe. La Terre enfanta d'abord Uranus couronné d'étoiles, et le rendit son égal en grandeur, afin qu'il la couvrît tout entière et offrît aux bienheureux immortels une demeure toujours sûre ; elle créa les hautes montagnes, les gracieuses retraites des nymphes divines qui habitent les

monts aux gorges profondes. Bientôt, sans goûter les charmes du plaisir, elle engendra Pontus, la stérile mer aux flots bouillonnants; puis, s'unissant avec Uranus, elle fit naître l'Océan aux gouffres immenses, Céus, Créus, Hypérion, Japet, Théa, Thémis, Rhéa, Mnémosyne, Phébé à la couronne d'or, et l'aimable Téthys. Le dernier et le plus terrible de ses enfants, l'astucieux Saturne, devint l'ennemi du florissant auteur de ses jours. La Terre enfanta aussi les Cyclopes au cœur superbe, Brontès, Stéropès, et l'intrépide Argès, qui remirent le tonnerre à Jupiter et lui forgèrent sa foudre; ils ressemblaient aux autres dieux; seulement ils n'avaient qu'un œil au milieu du front, et reçurent le surnom de Cyclopes, parceque cet œil présentait une forme circulaire. Dans tous leurs travaux éclataient la vigueur, la force et la puissance.

De la Terre et d'Uranus naquirent trois autres fils grands et vigoureux, funestes à nommer, Cottus, Briarée et Gygès, race orgueilleuse et terrible! Cent bras invincibles s'élançaient de leurs épaules, et cinquante têtes attachées à leurs dos s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Leur force était immense, indomptable, proportionnée à leur haute stature. Ces enfants, les plus redoutables de tous ceux qu'engendrèrent la Terre et Uranus, devinrent dès le commencement odieux à leur père. A mesure qu'ils naissaient, loin de leur laisser la lumière du jour, Uranus les cachait dans les flancs de la terre, et se réjouissait de cette action barbare. La Terre immense gémissait, profondément attristée, lorsque enfin elle médita une cruelle et perfide vengeance. Dès qu'elle eut tiré de son sein l'acier éclatant de blancheur, elle fabriqua une grande faux, révéla son projet à ses enfants, et, pour les encourager, leur dit, consumée de douleur :

« Mes fils, si vous voulez m'obéir, nous vengerons l'outrage que vous fait subir votre coupable père : car il est le premier auteur d'une indigne cruauté. »

Elle dit. La crainte s'empara de tous ses enfants; aucun

n'osa répliquer. Enfin le grand et astucieux Saturne, ayant pris confiance, répondit à sa vénérable mère :

« O ma mère ! je promets d'accomplir cette vengeance, puisque je ne respecte plus notre odieux père : car il est le premier auteur d'une indigne cruauté. »

A ces mots, la Terre immense ressentit une grande joie au fond de son cœur. Après avoir caché Saturne dans une embuscade, elle remit en ses mains la faux à la dent tranchante, et lui expliqua sa ruse tout entière. Le grand Uranus arriva, amenant la Nuit, et, animé du desir amoureux, il s'étendit sur la Terre de toute sa longueur. Alors son fils, sorti de l'embuscade, le saisit de la main gauche, et de la droite, agitant la faux énorme, longue, acérée, il s'empressa de couper l'organe viril de son père, et le rejeta derrière lui. Ce ne fut pas vainement que cet organe tomba de sa main ; toutes les gouttes de sang qui en découlèrent, la Terre les recueillit ; et les années étant révolues, elle produisit les redoutables Furies, les Géants monstrueux, chargés d'armes étincelantes et portant dans leurs mains d'énormes lances, enfin ces nymphes que sur la terre immense on appelle Mélies.

Saturne mutila de nouveau avec l'acier le membre qu'il avait coupé déja, et le lança du continent dans les vagues agitées de la mer ; la mer le soutint longtemps, et de ce débris d'un corps immortel jaillit une blanche écume, d'où naquit une jeune fille. D'abord portée vers la divine Cythère, elle parvint de là jusqu'à Cypre entourée de flots. Déesse ravissante de beauté, elle s'élança sur la rive, et le gazon fleurit sous ses pieds délicats. Les dieux et les hommes appellent cette divinité à la belle couronne Aphrodite, parcequ'elle fut nourrie de l'écume des mers ; Cythérée, parcequ'elle aborda Cythère ; Cyprigénie, parcequ'elle arriva dans Cypre entourée de flots ; et Philommédée, parceque c'est d'un organe générateur qu'elle reçut la vie. Accompagnée de l'Amour et du beau Desir, le même jour de sa naissance, elle se rendit à la céleste assemblée. Dès l'origine jouissant des

honneurs divins, elle obtint du sort l'emploi de présider, parmi les hommes et les dieux immortels, aux entretiens des jeunes vierges, aux sourires, aux séductions, aux doux plaisirs, aux caresses de l'amour et de la volupté.

Le grand Uranus, irrité contre les enfants qu'il avait engendrés lui-même, les surnomma les Titans, disant qu'ils avaient étendu la main pour commettre un énorme attentat dont un jour ils devaient recevoir le châtiment. La Nuit enfanta l'odieux Destin, la noire Parque, et la Mort; elle fit naître le Sommeil avec la troupe des Songes, et cependant cette ténébreuse déesse ne s'était unie, à aucun autre dieu. Ensuite elle engendra Momus, le Chagrin douloureux, les Hespérides, qui par delà l'illustre Océan gardent les pommes d'or et les arbres chargés de ces beaux fruits, les Destinées, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent le bien et le mal aux mortels naissants, poursuivent les crimes des hommes et des dieux, et ne déposent leur terrible colère qu'après avoir exercé sur le coupable une cruelle vengeance. La Nuit funeste conçut encore Némésis, ce fléau des mortels, puis la Fraude, la Volupté, la fatale Vieillesse, Éris au cœur opiniâtre. L'odieuse Éris fit naître à son tour le Travail importun, l'Oubli, la Faim, les Douleurs qui font pleurer, les Disputes, les Meurtres, les Guerres, le Carnage, les Querelles, les Discours mensongers, les Contestations, le Mépris des lois, et Até, ce couple inséparable; enfin Horcus, si funeste aux habitants de la terre quand l'un d'eux se parjure volontairement.

Pontus engendra Nérée, qui fuit le mensonge et chérit la vérité; Nérée, le plus âgé de tous ses fils : on l'appelle le vieillard à cause de sa sincérité et de sa douceur, et parceque, loin d'oublier les lois de la justice, il porte des arrêts équitables et modérés. Ce même dieu, uni avec la Terre, eut pour enfants le grand Thaumas, l'intrépide Phorcys, Céto aux belles joues, et Eurybie qui renferme un cœur d'acier dans sa forte poitrine.

Nérée et Doris aux beaux cheveux, cette fille du superbe

fleuve Océan, engendrèrent dans la mer stérile les aimables nymphes Proto, Eucronte, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoé, Spéo, Thoé, l'agréable Thalie, la gracieuse Mélite, Eulimène, Agavé, Pasythée, Érato, Eunice aux bras de rose, Doto, Ploto, Phéruse, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédie, Doris, Panope, la belle Galatée, l'aimable Hippothoé, Hipponoé aux bras de rose, Cymodocée qui, sur la sombre mer, avec Cymatolége et Amphitrite aux pieds charmants, calme sans efforts la fureur des vagues et le souffle des vents impétueux ; Cymo, Éioné, Halimède à la belle couronne, Glauconome au doux sourire, Pontoporie, Liagore, Évagore, Laomédie, Polynome, Autonoé, Lysianasse, Évarné douée d'un aimable caractère et d'une beauté accomplie, Psamathe au corps gracieux, la divine Ménippe, Néso, Eupompe, Thémisto, Pronoé et Némertès, en qui respire l'ame de son père immortel. Ainsi l'irréprochable Nérée eut cinquante filles savantes dans tous les travaux.

Thaumas épousa Électre, née du profond Océan ; Électre enfanta la rapide Iris, les Harpies à la belle chevelure, Aéllo et Ocypétès, qui de leurs ailes légères égalent la vitesse des vents et des oiseaux en volant sous la céleste voûte.

Céto aux belles joues donna à Phorcys des filles blanches dès le berceau, et appelées les Grées par les dieux immortels et par les hommes qui marchent sur la terre, Péphrédo au beau voile, Ényo au voile de pourpre, et les Gorgones qui habitent par delà l'illustre Océan, vers l'empire de la Nuit, dans ces lointaines contrées où demeurent les Hespérides à la voix sonore, les Gorgones Sthéno, Euryale, et Méduse éprouvée par de cruelles souffrances. Méduse était mortelle, tandis que ses deux autres sœurs vivaient exemptes de vieillesse et de mort ; Neptune aux noirs cheveux s'unit avec elle dans une molle prairie, sur des fleurs printanières. Lorsque Persée lui eut tranché la tête, on vit naître d'elle le grand Chrysaor et le cheval Pégase. Pégase mérita son nom, parcequ'il était né près des sources de l'Océan ; Chrysaor, parcequ'il tenait un glaive d'or dans ses mains. Per-

sée, quittant une terre fertile en beaux fruits, s'envola vers le séjour des immortels ; il habite le palais de Jupiter, et porte à ce dieu le tonnerre et la foudre.

Chrysaor, uni à Callirhoé, fille de l'illustre Océan, engendra Géryon aux trois têtes ; le puissant Hercule, désarmant Géryon, lui enleva ses bœufs aux pieds flexibles dans Érythie entourée de flots, le jour où il conduisit ces animaux au large front jusque dans la divine Tirynthe, après avoir traversé la mer et immolé Orthros avec le pasteur Eurytion, dans une étable obscure, par delà l'illustre Océan.

Callirhoé, au fond d'une caverne, produisit un autre enfant monstrueux, invincible, et nullement semblable aux hommes ou aux dieux, la divine Échidna au cœur intrépide, moitié nymphe aux yeux noirs et aux belles joues, moitié serpent énorme et terrible, marqué de taches diverses, et nourri de chairs sanglantes dans les entrailles de la terre sacrée. Ce monstre habite un antre profond dans le creux d'un rocher, loin des hommes et des immortels : c'est là que les dieux lui assignèrent une glorieuse demeure. Renfermée dans Arime, la fatale Échidna vivait sous la terre, toujours affranchie de la vieillesse et du trépas. Typhaon, ce vent fougueux et redoutable, s'unit, dit-on, avec cette nymphe aux yeux noirs, qui, devenue enceinte, enfanta une race courageuse, d'abord Orthros, ce chien de Géryon, ensuite l'indomptable Cerbère, qu'on n'ose nommer, ce gardien de Pluton, ce dévorant Cerbère à la voix d'airain, aux cinquante têtes, ce monstre impudent et terrible, enfin la fatale hydre de Lerne, que nourrit Junon aux bras d'albâtre, pour assouvir son implacable haine contre Hercule ; mais ce fils de Jupiter, armé du glaive destructeur et secondé du vaillant Iolaüs, immola cette hydre, d'après les conseils de la belliqueuse Minerve.

Échidna fit naître aussi la Chimère, qui, exhalant des feux inextinguibles, monstre terrible, énorme, rapide, infatigable, portait trois têtes: la première d'un lion farouche, la seconde d'une chèvre, la troisième d'un dragon vigoureux ;

lion par le haut de son corps, dragon par derrière, chèvre par le milieu, elle vomissait les affreux tourbillons d'une dévorante flamme. La Chimère succomba sous Pégase et sous le brave Bellérophon. Échidna, s'accouplant avec Orthros, engendra le Sphinx, si fatal aux enfants de Cadmus, et le lion de Némée, que Junon, auguste épouse de Jupiter, nourrit et plaça sur les hauteurs de Némée pour la perte des humains. Ce lion, qui régnait sur le Trétos, sur Némée et sur l'Apésas, ravageait les tribus des hommes ; mais il périt, dompté par la force du puissant Hercule.

Céto, unie d'amour avec Phorcys, eut pour dernier enfant un serpent terrible qui, dans les flancs ténébreux de la terre, garde les pommes d'or aux extrémités du monde. Telle est la race de Céto et de Phorcys.

Téthys donna à l'Océan des Fleuves au cours sinueux, le Nil [1], l'Alphée, l'Éridan aux gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, l'Ister aux belles eaux, le Phase, le Rhésus, l'Achéloüs aux flots argentés, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapore, le Granique, l'Ésépus, le divin Simoïs, le Pénée, l'Hermus, le Caïque aux ondes gracieuses, le large Sangarius, le Ladon, le Parthénius, l'Événus, l'Ardesque, et le divin Scamandre. Téthys enfanta aussi la troupe sacrée de ces nymphes qui, avec le roi Apollon et les Fleuves, élèvent sur la terre l'enfance des hommes ; c'est Jupiter lui-même qui les chargea de cet emploi : Pitho, Admète, Ianthé, Électre, Doris, Prymno, Uranie semblable aux dieux, Hippo, Clymène, Rhodie, Callirhoé, Zeuxo, Clytie, Idye, Pasithoé, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Mélobosis, Thoé, la belle Polydore, Cercéis au doux caractère, Pluto aux grands yeux, Perséis, Ianire, Acaste, Zanthé, la gracieuse Pétréa,

[1] Homère appelle Égyptus le fleuve auquel Hésiode donne le nom de Nil. Le Scholiaste en conclut, ainsi qu'Eustathe (ad Od. 4, p. 1510) qu'Hésiode doit être regardé comme moins ancien. Suivant Diodore de Sicile (lib. 1), le Nil, dans les premiers temps, était appelé Égyptus, c'est-à-dire le fleuve par excellence de l'Égypte.

Ménestho, Europe, Métis, Eurynome, Télestho au voile de pourpre, Crisséis, Asia, la séduisante Calypso, Eudore, Tyché, Amphiro, Ocyroé, et Styx qui les surpasse toutes, telles sont les filles les plus âgées de l'Océan et de Téthys; il en existe beaucoup d'autres encore, car trois mille Océanides aux pieds charmants, dispersées de toutes parts, remplissent la terre et la profondeur des lacs, race illustre et divine! Autant de Fleuves, nés de l'Océan et de la vénérable Téthys, roulent au loin leurs bruyantes ondes : il serait difficile à un mortel de rappeler tous leurs noms; les peuples qui habitent leurs rivages peuvent seuls les connaître.

Thia, domptée par les caresses d'Hypérion, fit naître le grand Soleil, la Lune splendide, et l'Aurore qui brille pour tous les hommes et pour tous les dieux habitants du vaste ciel. Eurybie, déité puissante, unie avec Créius, mit au jour le grand Astrée, Pallas, et Persès qui excellait dans tous les travaux. Déesse fécondée par un dieu, l'Aurore conçut d'Astrée les Vents impétueux, l'agile Zéphyre, le rapide Borée, et le Notus. Après, cette divinité matinale enfanta Lucifer, et les astres étincelants dont le ciel se couronne.

Styx, fille de l'Océan, unie à Pallas, fit naître dans ses palais l'Émulation, la Victoire aux pieds charmants, la Force et la Violence; ces glorieux enfants, qui n'ont pas établi loin de Jupiter leur demeure et leur séjour, ne marchent pas dans une seule route où ce dieu ne les conduise, et restent incessamment auprès du terrible maître du tonnerre. Telle est la faveur que leur obtint cette incorruptible Océanide, le jour où le maître de la foudre, appelant tous les immortels dans le vaste Olympe, leur annonça que, reconnaissant envers ceux qui l'aideraient à combattre les Titans, loin de les dépouiller de leurs priviléges, il leur laisserait le rang que jusqu'alors ils avaient gardé parmi les dieux; et même il ajouta que, si l'un d'eux n'avait été ni honoré ni récompensé par Saturne, il obtiendrait les honneurs et les récompenses que son zèle lui mériterait. L'irréprochable Styx, docile aux conseils de son père, arriva la première avec ses enfants.

Jupiter l'honora et la combla de dons précieux ; il voulut qu'elle présidât au grand serment des dieux, et que ses enfants vécussent toujours dans son palais. Quant aux promesses faites à toutes les autres divinités, il les remplit fidèlement ; car il est tout-puissant et règne sur l'univers.

Phébé monta sur la couche desirée de Céus ; déesse fécondée par les embrassements d'un dieu, elle enfanta la douce Latone au voile bleu, Latone qui, toujours chère aux immortels et aux humains, aimable dès sa naissance, apporta l'allégresse dans l'Olympe. Elle engendra encore la célèbre Astérie, que Persès autrefois amena dans son vaste palais pour la nommer son épouse. Devenue enceinte, Astérie donna l'existence à Hécate, que Jupiter, fils de Saturne, honora entre toutes les déesses : il lui accorda le glorieux privilége de commander sur la terre et sur la mer stérile. Déja, sous Uranus couronné d'étoiles, elle avait obtenu cet emploi, et elle jouit des plus grands honneurs parmi les dieux immortels ; car aujourd'hui, lorsqu'un des hommes, enfants de la terre, célèbre, selon l'usage, des sacrifices expiatoires, c'est Hécate qu'il invoque, et soudain la céleste faveur environne le suppliant dont la bienveillante déesse accueille les prières ; elle lui prodigue le bonheur, puisqu'elle en a le pouvoir. Tous les priviléges partagés entre les nombreux enfants de la Terre et d'Uranus, elle seule les réunit. Le fils de Saturne ne lui a ni dérobé ni arraché aucune des prérogatives qui lui échurent sous les Titans, ces premiers dieux ; elle conserve tout entière la part d'autorité qu'elle obtint dans l'origine. Fille unique, elle n'est ni moins respectée ni moins puissante sur la terre, dans le ciel et sur la mer ; son pouvoir est encore plus vaste, parceque Jupiter l'honore. Quand elle veut favoriser un mortel, elle l'assiste avec empressement, et, selon sa volonté, le fait briller dans l'assemblée des peuples. Lorsque les hommes s'arment pour le combat meurtrier, c'est elle qui, à son gré, se hâte de lui accorder la victoire et de prodiguer la gloire au vainqueur. Aux jours où l'on rend la justice, elle s'assied auprès des

rois vénérables. Si elle voit des rivaux lutter dans l'arène, toujours propice, elle vient les encourager et les secourir; l'athlète vainqueur par sa force et par sa constance mérite promptement un prix magnifique, et, transporté d'allégresse, couvre de gloire sa famille. Quand elle le veut, elle protége les écuyers qui montent sur les chars; également favorable aux navigateurs qui affrontent le trajet difficile de la mer azurée, elle exauce les vœux qu'ils adressent à Hécate et au bruyant Neptune : cette illustre déesse leur procure aisément une abondante proie, ou ne la leur montre que pour les en dépouiller, si tel est son desir. Occupée avec Mercure à multiplier dans les étables les bœufs, les agneaux, les nombreux essaims de chèvres et de brebis à la toison épaisse, elle peut, comme il lui plaît, accroître ou diminuer les troupeaux. Rejeton unique de sa mère, elle vit comblée d'honneurs parmi tous les immortels. Le fils de Saturne la chargea encore d'élever et de nourrir les humains qui, après elle, devaient voir la lumière de l'aurore au loin étincelante. Ainsi, dès le principe, elle devint la nourrice des enfants : voilà ses nobles emplois.

Rhéa, amoureusement domptée par Saturne, mit au jour d'illustres enfants, Vesta, Cérès, Junon aux brodequins d'or, le redoutable Pluton qui habite sous la terre et porte un cœur inflexible, le bruyant Neptune, et le prudent Jupiter, ce père des dieux et des hommes, dont le tonnerre ébranle la terre immense. Le grand Saturne dévorait ses enfants à mesure que des flancs sacrés de leur mère ils tombaient sur ses genoux; il agissait ainsi, dans la crainte qu'un autre des glorieux enfants du ciel ne possédât parmi les dieux l'autorité souveraine : car il avait appris de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles que, d'après l'ordre du Destin, un jour, malgré sa force, il serait vaincu par son fils et détrôné par les conseils du grand Jupiter. Loin de surveiller vainement son épouse, habile à la tromper, il dévorait sa propre race, et Rhéa avait une douleur sans bornes. Enfin, prête à enfanter Jupiter, ce père des dieux et des hommes, elle sup-

plia les auteurs de ses jours, la Terre et Uranus couronné d'étoiles, de lui suggérer le moyen de cacher la naissance de son nouveau fils, et de venger la mort de tous ses enfants dévorés par l'astucieux Saturne. Prompts à exaucer les desirs de leur fille, ils lui apprirent le destin réservé au roi Saturne et à son fils magnanime; ils l'envoyèrent à Lyctos, ville opulente de la Crète, au moment où elle allait mettre au jour le plus jeune de ses enfants, le grand Jupiter. C'est dans la vaste Crète que la Terre immense le reçut, et se chargea du soin de le nourrir et de l'élever. Marchant à travers les ombres de la nuit rapide, elle le porta d'abord à Lyctos; puis, le prenant dans ses mains, elle le cacha sous une haute caverne, dans les entrailles de la terre divine, sur le mont Égée, au fond d'une épaisse forêt. Après avoir enveloppé de langes une pierre énorme, Rhéa la donna au fils d'Uranus, au puissant Saturne, ce premier roi des dieux. Saturne la saisit, et l'engloutit dans ses flancs. L'insensé! il ne prévoyait pas qu'en dévorant cette pierre, il sauvait son invincible fils, qui, désormais à l'abri du péril, devait bientôt le dompter par la force de ses mains, le dépouiller de sa puissance, et commander aux immortels. Cependant la vigueur et les membres superbes du jeune roi croissaient avec promptitude; les années étant révolues, trompé par les perfides conseils de la Terre, l'astucieux Saturne rendit au jour toute sa race, et succomba vaincu par la force et par l'adresse de son fils. D'abord il vomit la pierre qu'il avait dévorée la dernière, et que Jupiter attacha dans la terre spacieuse, sur la divine Pytho, au milieu des gorges profondes du Parnasse, afin qu'elle devînt dans l'avenir un monument et une merveille pour les hommes. Jupiter affranchit de leurs liens douloureux tous ses oncles, enfants d'Uranus, que son père avait enchaînés dans sa démence. Ces dieux, reconnaissants d'un pareil bienfait, lui remirent ce tonnerre, ces éclairs, cette brûlante foudre que la Terre immense avait jusqu'alors recelés. Confiant dans ces armes, Jupiter règne sur les hommes et sur les immortels.

Japet épousa Clymène, cette jeune Océanide aux pieds charmants; tous deux montèrent sur la même couche, et Clymène enfanta le magnanime Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'adroit et astucieux Prométhée, et l'imprudent Épiméthée, qui dès le principe causa tant de mal aux industrieux mortels; car c'est lui qui le premier accepta pour épouse une vierge formée par l'ordre de Jupiter. Jupiter aux lointains regards, furieux contre l'insolent Ménétius, le plongea dans l'Érèbe, après l'avoir frappé de son brûlant tonnerre, pour châtier sa méchanceté et son audace sans mesure. Vaincu par la dure nécessité, Atlas, aux bornes de la terre, debout devant les Hespérides à la voix sonore, soutient le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Tel est l'emploi que lui imposa le prudent Jupiter. Quant au rusé Prométhée, il l'attacha par des nœuds indissolubles autour d'une colonne; puis il envoya contre lui un aigle aux ailes étendues, qui rongeait son foie immortel; il en renaissait autant, durant la nuit, que l'oiseau aux larges ailes en avait dévoré pendant le jour. Mais le courageux rejeton d'Alcmène aux pieds charmants, Hercule, tua cet aigle, repoussa un si cruel fléau loin du fils de Japet, et le délivra de ses tourments : le puissant monarque du haut Olympe, Jupiter, y avait consenti, afin que la gloire d'Hercule, né dans Thèbes, se répandît plus que jamais sur la terre fertile. Dans cette idée, il honora son illustre enfant et abjura son ancienne colère contre Prométhée, qui avait lutté de ruse avec le puissant fils de Saturne. En effet, lorsque les dieux et les hommes se disputaient dans Mécone, Prométhée, pour tromper la sagesse de Jupiter, exposa à tous les yeux un bœuf énorme qu'il avait divisé à dessein. D'un côté, il renferma dans la peau les chairs, les intestins et les morceaux les plus gras, en les enveloppant du ventre de la victime; de l'autre, il disposa avec une perfide adresse les os blancs, qu'il recouvrit de graisse luisante. Le père des dieux et des hommes lui dit alors : « Fils de Japet, ô le plus illustre de tous les rois, ami! avec quelle inégalité tu as divisé les parts! »

Quand Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, lui eut adressé ce reproche, l'astucieux Prométhée répondit en souriant au fond de lui-même (car il n'avait pas oublié sa ruse ingénieuse) : « Glorieux Jupiter ! ô le plus grand des dieux immortels, choisis entre ces deux portions celle que ton cœur préfère. »

A ce discours trompeur, Jupiter, doué d'une sagesse impérissable, ne méconnut point l'artifice ; il le devina, et dans son esprit forma contre les humains de sinistres projets qui devaient s'accomplir. De ses deux mains il écarta la graisse éclatante de blancheur, et devint furieux ; la colère s'empara de son ame tout entière quand, trompé par un art perfide, il aperçut les os blancs de l'animal. Depuis ce temps, la terre voit les tribus des hommes brûler en l'honneur des dieux les blancs ossements des victimes sur les autels parfumés. Jupiter, qui rassemble les nuages, s'écria, enflammé d'une violente colère : « Fils de Japet, ô toi que nul n'égale en adresse, ami ! tu n'as pas oublié tes habiles artifices. » Ainsi, dans son courroux, parla Jupiter, doué d'une sagesse impérissable. Dès ce moment, se rappelant sans cesse la ruse de Prométhée, il n'accorda plus le feu inextinguible aux hommes infortunés qui vivent sur la terre. Mais le noble fils de Japet, habile à le tromper, déroba un étincelant rayon de ce feu, et le cacha dans la tige d'une férule. Jupiter qui tonne dans les cieux, blessé jusqu'au fond de l'ame, conçut une nouvelle colère lorsqu'il vit parmi les hommes la lueur prolongée de la flamme, et soudain, à cause de ce feu, il leur suscita une grande infortune. D'après la volonté du fils de Saturne, le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, forma avec de la terre une image semblable à une chaste vierge. Minerve aux yeux bleus s'empressa de la parer et de la vêtir d'une blanche tunique ; sur le sommet de sa tête elle posa un voile ingénieusement façonné et admirable à voir ; puis elle orna son front de gracieuses guirlandes tressées de fleurs nouvelles, et d'une couronne d'or que le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, avait fabriquée de ses propres mains par complai-

sance pour le puissant Jupiter. O prodige! Vulcain y avait ciselé les nombreux animaux que nourrissent le continent et la mer; partout brillait une grace merveilleuse, et ces diverses figures paraissaient vivantes. Quand, pour balancer un bienfait, il eut formé ce chef-d'œuvre funeste, il amena dans l'assemblée des dieux et des hommes cette vierge orgueilleuse des présents de la déesse aux yeux bleus, fille d'un père puissant. L'admiration saisit les dieux et les hommes, dès qu'ils aperçurent cette fatale merveille si terrible aux humains; car de cette vierge est venue la race des femmes au sein fécond, de ces femmes dangereuses qui, fléau cruel vivant parmi les hommes, s'attachent non pas à la triste pauvreté, mais à l'opulence. Lorsque, dans leurs ruches couronnées de toits, les abeilles nourrissent les frelons, qui ne participent qu'au mal, depuis le lever du jour jusqu'au soleil couchant, ces actives ouvrières composent leurs blanches cellules, tandis que, renfermés au fond de leur demeure, les lâches frelons dévorent le fruit d'un travail étranger : ainsi Jupiter, ce maître de la foudre, accorda aux hommes un fatal présent en leur donnant ces femmes, complices de toutes les mauvaises actions.

Voici encore un autre mal qu'il leur envoya en compensant un bienfait. Celui qui, fuyant l'hymen et l'importune société des femmes, ne veut pas se marier et parvient jusqu'à la fatale vieillesse, reste privé de soins; et s'il ne vit pas dans l'indigence, à sa mort, des parents éloignés se divisent son héritage. Si un homme subit la destinée du mariage, quoiqu'il possède une femme pleine de chasteté et de sagesse, pour lui le mal lutte toujours avec le bien. Mais s'il a épousé une femme vicieuse, tant qu'il respire, il porte dans son cœur un chagrin sans bornes, et sa douleur est incurable. On ne peut donc ni tromper la prudence de Jupiter, ni échapper à ses arrêts. Le fils de Japet lui-même, l'innocent Prométhée n'évita point sa terrible colère; mais, vaincu par la nécessité, malgré sa vaste science, il languit enchaîné dans un lien cruel.

Dès que Saturne s'irrita dans son ame contre Briarée, Cottus et Gygès, il les chargea d'une forte chaîne, bien qu'il admirât leur audace extraordinaire, leur beauté et leur haute stature; il les renferma dans la terre aux larges flancs. Là, en des lieux reculés, aux extrémités de cette terre immense, ils souffraient un sort rigoureux, et gémissaient, le cœur en proie à une grande tristesse; mais Jupiter et les autres dieux immortels que Rhéa aux beaux cheveux avait conçus de Saturne, les rendirent à la clarté du jour, d'après les conseils de la Terre. En effet, la Terre, par de longs discours, leur fit comprendre qu'avec ces Géants ils obtiendraient la victoire et une gloire éclatante. Longtemps éprouvés par de pénibles travaux, les dieux Titans et tous les enfants de Saturne se livrèrent entre eux de terribles batailles. Du haut de l'Othrys les glorieux Titans, du faîte de l'Olympe, les dieux, auteurs de tous les biens, les dieux que Rhéa aux beaux cheveux avait engendrés en s'unissant à Saturne, continuèrent leur lutte opiniâtre et sanglante durant dix années entières. Cette funeste guerre n'avait ni terme ni relâche, et l'avantage flottait égal entre les deux partis. Enfin, Jupiter, dans un riche festin, prodigua à ses défenseurs le nectar et l'ambroisie dont se nourrissent les dieux mêmes; leur généreux courage se réchauffa dans toutes leurs ames; quand le nectar et la douce ambroisie les eurent rassasiés, le père des dieux et des hommes leur adressa ces paroles :

« Écoutez-moi, glorieux enfants de la Terre et d'Uranus, je vous dirai ce que mon cœur m'inspire. Déja, depuis trop longtemps, animés les uns contre les autres, nous combattons chaque jour pour la victoire et pour l'empire, les dieux Titans, et nous tous qui sommes nés de Saturne. Dans ces combats meurtriers, opposés aux Titans, montrez-leur votre force redoutable et vos mains invincibles. Fidèles au souvenir d'une douce amitié, songez qu'après de longues souffrances, affranchis par notre sagesse d'une cruelle chaîne, vous êtes remontés d'un abîme de ténèbres à la lumière du jour. »

A ces mots, l'irréprochable Cottus répondit : « Dieu respectable ! tu ne nous apprends rien de nouveau. Nous aussi, nous savons combien tu l'emportes en sagesse et en intelligence. Tu as repoussé loin des immortels une horrible calamité. C'est grace à ta prudence que nous avons été arrachés de notre obscure prison et délivrés de nos fers douloureux, ô roi, fils de Saturne, après avoir enduré des tourments inouïs. Maintenant donc, remplis d'une sage et ferme volonté, nous t'assurerons l'empire dans cette guerre terrible, en bravant les Titans au milieu des ardentes batailles. »

Il dit. Les dieux, auteurs de tous les biens, approuvèrent ce discours. Leur cœur brûla pour la guerre d'un desir plus violent que jamais, et dans ce jour un grand combat s'engagea entre tous les dieux et toutes les déesses, entre les Titans et les enfants de Saturne que Jupiter tira des abîmes souterrains de l'Érèbe, pour les rappeler à la lumière; armée formidable, puissante, douée d'une force prodigieuse. Ces guerriers avaient chacun cent bras qui s'élançaient de leurs épaules, et cinquante têtes, attachées à leurs dos, s'allongeaient au-dessus de leurs membres robustes. Opposés aux Titans dans cette guerre désastreuse, tous portaient dans leurs fortes mains d'énormes rochers. De l'autre côté, les Titans, pleins d'ardeur, affermissaient leurs phalanges. Les deux partis déployaient leur audace et la vigueur de leurs bras. Un horrible fracas retentit sur la mer immense. La terre poussa de longs mugissements; le vaste ciel gémit au loin ébranlé, et tout le grand Olympe trembla jusqu'en ses fondements sous le choc des célestes armées. Le ténébreux Tartare entendit dans ses abîmes l'épouvantable bruit de la marche des dieux, de leurs tumultueux efforts et de leurs coups violents. Ainsi les deux troupes lançaient l'une sur l'autre mille traits douloureux; tandis que chacune s'encourageait à l'envi, leurs clameurs montaient jusqu'au ciel étoilé, et de grands cris retentissaient dans cette mêlée terrible.

Alors Jupiter n'enchaîna plus sa fureur; son âme se rem-

plit d'un soudain courroux, et il déploya sa force tout entière. S'élançant des hauteurs du ciel et de l'Olympe, il s'avançait armé de feux étincelants; les foudres, rapidement jetées par sa main vigoureuse, volaient au milieu du tonnerre et des éclairs, en roulant au loin une divine flamme. La terre féconde mugissait partout consumée, et les vastes forêts petillaient dans ce grand incendie. Le monde s'embrasait; on voyait bouillonner les flots de l'océan et la mer stérile. Une brûlante vapeur enveloppait les Titans terrestres; la flamme immense s'élevait dans l'air céleste, et les yeux des plus braves guerriers étaient aveuglés par l'éblouissant éclat de la foudre et du tonnerre. Le vaste incendie envahit le chaos. Les regards semblaient voir, les oreilles semblaient entendre le désordre de ces temps où la terre et le ciel élevé s'entre-choquaient avec un épouvantable fracas, lorsque la terre allait périr et que le ciel cherchait à l'écraser, tant ces dieux rivaux faisaient partout retentir un belliqueux tumulte!

Tous les vents, déchaînant leur rage, soulevaient des tourbillons de poussière mêlés au tonnerre, aux éclairs et à l'ardente foudre, traits enflammés du grand Jupiter; ils répandaient au milieu des deux armées le bruit et les clameurs. Cette effroyable lutte continuait avec un fracas immense. Partout se déployait une égale vigueur. La victoire se déclara enfin. Jusqu'alors l'un et l'autre parti, en s'attaquant, avait montré le même courage dans cette violente bataille; mais, habiles à soutenir aux premiers rangs un combat acharné, Cottus, Briarée et Gygès, insatiables de carnage, de leurs mains vigoureuses lancèrent coup sur coup trois cents rochers, ombragèrent les Titans d'une nuée de flèches, et, vainqueurs de ces superbes ennemis, les précipitèrent tout chargés de douloureuses chaînes sous les abîmes de la terre aux larges flancs, aussi loin que le ciel s'élève au-dessus de la terre : car un même espace s'étend depuis la terre jusqu'au sombre Tartare. Une enclume d'airain, en tombant du ciel, roulerait neuf jours et neuf nuits,

et ne parviendrait que le dixième jour à la terre ; une enclume d'airain, en tombant de la terre, roulerait également neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour. L'abîme est environné d'une barrière d'airain ; autour de l'ouverture la nuit répand trois fois ses ombres épaisses ; au-dessus reposent les racines de la terre et les fondements de la mer stérile. Là, par l'ordre de Jupiter qui rassemble les nuages, les dieux Titans languissent cachés dans les ténèbres, au fond d'un gouffre impur, aux extrémités de la terre lointaine. Cette prison n'offre point d'issue ; Neptune y posa des portes d'airain; des deux côtés un mur l'environne. Là demeurent Gygès, Cottus et le magnanime Briarée, fidèles gardiens de Jupiter, maître de l'égide. Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé, limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux ! gouffre immense ! Le mortel qui oserait en franchir les portes ne pourrait au bout d'une année en toucher le fond ; il serait entraîné çà et là par une tempête que remplacerait une tempête plus affreuse encore. Ce prodigieux abîme fait horreur aux dieux immortels. C'est là que le terrible palais de la Nuit obscure s'élève enveloppé de sombres nuages. Debout à l'entrée, le fils de Japet soutient vigoureusement le vaste ciel de sa tête et de ses mains infatigables. Le Jour et la Nuit, s'appelant mutuellement, franchissent tour à tour le large seuil d'airain ; l'un entre, l'autre sort, et jamais ce séjour ne les rassemble tous les deux. Sans cesse l'un plane au dehors sur la terre, et l'autre, dans l'intérieur du palais, attend que l'heure de son départ soit arrivée. Le Jour dispense aux mortels la lumière au loin étincelante, et la Nuit funeste, revêtue d'un épais nuage, porte dans ses mains le Sommeil, frère de la Mort. Là demeurent les enfants de la Nuit obscure, le Sommeil et la Mort, divinités terribles que le soleil resplendissant n'éclaire jamais de ses rayons, soit qu'il monte vers le ciel, soit qu'il en redescende. Le Sommeil parcourt la terre et le vaste dos

de la mer, en se montrant toujours paisible et doux pour les humains. Mais la Mort a un cœur de fer; une ame impitoyable respire dans sa poitrine d'airain; le premier homme qu'elle a saisi, elle ne le lâche pas, et se rend odieuse même aux immortels.

Près de là se dressent les demeures retentissantes du puissant Pluton, dieu des enfers, et de la terrible Proserpine; la porte en est confiée à la garde d'un chien hideux et cruel; cet animal, par une méchante ruse, caresse tous ceux qui entrent, en agitant sa queue et ses deux oreilles; mais il ne les laisse plus sortir, et, les épiant avec soin, dévore quiconque veut repasser le seuil.

Là demeure encore la fille aînée de l'Océan au rapide reflux, la formidable Styx, reine abhorrée des immortels; le beau palais qu'elle habite loin des autres dieux est couronné de rocs énormes, et soutenu par des colonnes d'argent qui montent vers le ciel. Quelquefois la fille de Thaumas, Iris aux pieds légers, vole, messagère docile, sur le vaste dos de la mer, lorsqu'une rivalité ou une dispute s'élève parmi les dieux. Si l'un des habitants de l'Olympe s'est rendu coupable d'un mensonge, Iris, envoyée par Jupiter pour consacrer le grand serment des dieux, va chercher au loin dans une aiguière d'or cette onde fameuse qui descend, toujours froide, du sommet d'une roche élevée. La plupart des flots de Styx, jaillissant de leur source sacrée, coulent sous les profondeurs de la terre immense, dans l'ombre de la nuit, et deviennent un bras de l'Océan. La dixième partie en est réservée au serment : les neuf autres, serpentant autour de la terre et du vaste dos de la plaine liquide, vont se jeter dans la mer en formant mille tourbillons argentés, et l'eau qui tombe du rocher sert au châtiment des dieux. Si l'un des immortels qui habitent le faîte du neigeux Olympe se parjure en répandant les libations, il languit toute une année, privé du souffle de la vie, ne savoure plus ni l'ambroisie ni le nectar, et reste étendu sur sa couche, sans respiration, sans parole, plongé dans un fatal engourdissement.

Lorsque, après une grande année, sa maladie a terminé son cours, à ces tourments succède un tourment plus terrible: durant neuf années entières il vit séparé des dieux immortels, sans jamais se mêler à leurs conseils ni à leurs banquets ; à la dixième année seulement il rentre dans l'assemblée de ces dieux habitants de l'Olympe. Ainsi les dieux consacrèrent au serment l'onde incorruptible de Styx, cette onde antique dont le cours traverse des lieux hérissés de rochers.

Là sont tracées avec ordre les premières limites de la sombre Terre, du ténébreux Tartare, de la stérile mer et du ciel étoilé, limites fatales, impures, abhorrées même par les dieux ! Là, on voit des portes de marbre et un seuil d'airain, inébranlable, appuyé sur des bases profondes et construit de lui-même. A l'entrée, loin de tous les dieux, demeurent les Titans, par delà le sombre chaos ; mais les illustres défenseurs de Jupiter, maître de la foudre, Cottus et Gygès, habitent un palais aux sources de l'Océan. Quant au valeureux Briarée, le bruyant Neptune l'a nommé son gendre ; il lui a donné pour épouse sa fille Cymopolie. Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la vaste Terre, s'unissant au Tartare, grace à Vénus à la parure d'or, engendra Typhon, le dernier de ses enfants. Les vigoureuses mains de ce dieu puissant travaillaient sans relâche, et ses pieds étaient infatigables ; sur ses épaules se dressaient les cent têtes d'un horrible dragon, et chacune dardait une langue noire ; des yeux qui armaient ces monstrueuses têtes, jaillissait une flamme étincelante à travers leurs sourcils ; toutes, hideuses à voir, proféraient mille sons inexplicables, et quelquefois si aigus que les dieux même pouvaient les entendre, tantôt la mugissante voix d'un taureau sauvage et indompté, tantôt le rugissement d'un lion au cœur farouche, souvent, ô prodige ! les aboiements d'un chien ou des clameurs perçantes dont retentissaient les hautes montagnes. Sans doute le jour de la naissance de Typhon aurait été témoin d'un malheur inévitable ; il aurait usurpé l'empire sur les humains et sur

les immortels, si le père des hommes et des dieux n'eût soudain deviné ses projets. Jupiter lança avec force son rapide tonnerre, qui fit horriblement retentir toute la terre, le ciel élevé, la mer, les flots de l'océan et les abîmes les plus profonds. Quand le roi des dieux se leva, le grand Olympe chancela sous ses pieds immortels, et la terre gémit. La sombre mer fut envahie à la fois par le tonnerre et par la foudre, par le feu que vomissait le monstre, par les tourbillons des vents enflammés, et par les éclairs resplendissants. Partout bouillonnaient la terre, le ciel et la mer; sous le choc des célestes rivaux, les longs flots se brisaient contre leurs rivages; un irrésistible ébranlement secouait l'univers. Le dieu qui règne sur les morts des enfers, Pluton s'épouvanta, et les Titans, renfermés dans le Tartare autour de Saturne, frissonnèrent en écoutant ce bruit interminable et ce terrible combat. Enfin Jupiter, rassemblant toute sa force, prit ses armes, la foudre, les éclairs et le tonnerre étincelant, s'élança du haut de l'Olympe sur Typhon, le frappa, et réduisit en poudre les énormes têtes de ce monstre effrayant, qui, vaincu par ses coups redoublés, tomba mutilé, et dans sa chute fit retentir la terre immense. La flamme s'échappait du corps de ce géant foudroyé dans les gorges d'un mont escarpé et couvert d'épaisses forêts. La vaste terre brûlait partout enveloppée d'une immense vapeur, et se consumait, comme l'étain échauffé par les soins des jeunes forgerons dans une fournaise à la large ouverture, ou comme le fer, le plus solide des métaux, dompté par le feu dévorant dans les profondeurs d'une montagne, lorsque Vulcain, sur la terre sacrée, le travaille de ses habiles mains : ainsi la terre fondait, embrasée par la flamme étincelante. Jupiter plongea avec douleur Typhon dans le vaste Tartare.

De Typhon naquirent les humides Vents, excepté Notus, Borée et l'agile Zéphyre. Ces trois vents, issus d'une divine race, prêtent un grand secours aux humains; les autres, entièrement inutiles, agitent la mer, se précipitent sur

ses sombres vagues, et causent des maux nombreux aux mortels en excitant de violents orages. Tantôt, soufflant de tous les côtés, ils dispersent les navires et font périr les matelots : alors il ne reste plus d'espoir de salut aux infortunés qui les rencontrent sur la mer ; tantôt, déchaînés sur l'immensité de la terre fleurie, ils détruisent les brillants travaux des hommes nés de son sein, en les remplissant d'une aride poussière et d'un bruit importun.

Quand les bienheureux immortels, après avoir courageusement combattu pour l'empire contre les Titans, eurent terminé leur tâche, ils engagèrent, d'après les conseils de la Terre, Jupiter Olympien aux lointains regards à saisir le pouvoir et à régner sur les immortels. Jupiter leur distribua les honneurs avec équité. Ce roi du ciel choisit pour première épouse Métis, la plus sage de toutes les filles des dieux et des hommes. Mais lorsque Métis fut sur le point d'accoucher de Minerve, déesse aux yeux bleus, Jupiter, l'abusant par de flatteuses paroles, la renferma dans ses propres flancs, selon les conseils de la Terre et d'Uranus couronné d'étoiles, qui voulaient empêcher qu'au lieu de Jupiter, un autre des dieux immortels ne s'emparât de l'autorité souveraine; car Métis devait lui donner des enfants fameux par leur sagesse, d'abord la vierge aux yeux bleus, Minerve Tritogénie, égale à son père en force et en prudence, puis un fils qui, rempli d'un superbe courage, deviendrait le roi des dieux et des mortels. Jupiter prévint un tel malheur en cachant Métis dans ses flancs, afin que cette déesse lui procurât la connaissance du bien et du mal.

Ensuite il épousa la brillante Thémis ; Thémis enfanta les Heures, Eunomie, Dicé, la florissante Irène, qui mûrissent les ouvrages des humains, et les Parques, comblées par Jupiter des plus rares honneurs, Clotho, Lachésis et Atropos, qui dispensent aux hommes et les biens et les maux. La fille de l'Océan, Eurynome, douée d'une beauté ravissante, conçut de Jupiter trois Grâces aux belles joues, Aglaïa, Eu-

phrosyne et l'aimable Thalie. L'amour, qui amollit les ames, semble émaner de leurs paupières, et leurs yeux ont des regards pleins de charmes.

Cérès, cette nourrice du monde, laissa Jupiter entrer dans sa couche, et engendra Proserpine aux bras d'albâtre, Proserpine que Pluton ravit à sa mère, et que le prudent Jupiter lui permit de posséder.

Jupiter aima encore Mnémosyne à la belle chevelure, qui enfanta les neuf Muses aux bandelettes d'or, les Muses sensibles aux plaisirs des festins et aux douceurs du chant.

Latone, unie d'amour avec le maître de l'égide, fit naître Apollon et Diane chasseresse[1], ces deux enfants les plus aimables de tous les habitants du ciel.

Enfin Jupiter eut pour dernière épouse l'éclatante Junon, qui mit au jour Hébé, Mars et Ilithye, après avoir partagé la couche du roi des dieux et des hommes. Mais il fit sortir de sa propre tête Tritogénie aux yeux bleus, cette terrible Pallas, ardente à exciter le tumulte, habile à guider les armées, toujours infatigable, toujours digne de respect, toujours avide de clameurs, de guerres et de combats.

Junon, sans s'unir à son époux, mais luttant de pouvoir avec lui, après de laborieux efforts enfanta l'illustre Vulcain, le plus industrieux de tous les habitants de l'Olympe.

D'Amphitrite et du bruyant Neptune naquit le grand et vigoureux Triton, dieu redoutable qui, dans les profondeurs de la mer, habite un palais d'or, auprès de sa mère chérie et du roi son père.

Épouse du dieu Mars qui brise les boucliers, Cythérée engendra la Fuite et la Terreur, divinités funestes qui dispersent les épaisses phalanges des héros, et parmi les horreurs de la guerre secondent la fureur de Mars, ce destruc-

[1] Hésiode distingue Apollon et Diane du Soleil et de la Lune, qui sont nés (372) d'Hypérion et de Thia. Homère avait déja établi cette distinction. La confusion n'arriva que plus tard, vraisemblablement lorsque le culte d'Hélios et de Séléné s'affaiblit et disparut.

teur des villes; elle enfanta aussi Harmonie, que le magnanime Cadmus choisit pour épouse.

La fille d'Atlas, Maïa, montant sur la couche sacrée de Jupiter, lui donna le glorieux Mercure, héraut des immortels.

Sémélé, fille de Cadmus, fécondée par les embrassements de Jupiter, quoique mortelle, engendra un dieu, le célèbre Bacchus, qui répand au loin l'allégresse; tous les deux maintenant jouissent des célestes honneurs.

Alcmène, unie d'amour avec Jupiter qui rassemble les nuages, donna l'existence au puissant Hercule.

Le boiteux Vulcain, ce dieu illustre, eut pour brillante épouse Aglaïa [1], la plus jeune des Grâces.

Bacchus aux cheveux d'or épousa la fille de Minos, la blonde Ariane, que le fils de Saturne affranchit de la vieillesse et de la mort.

L'intrépide enfant d'Alcmène aux pieds charmants, le puissant Hercule, ayant terminé ses pénibles travaux, choisit pour chaste épouse dans l'Olympe neigeux Hébé, cette fille du grand Jupiter et de Junon aux brodequins d'or. Heureux et fier d'avoir accompli d'éclatants exploits, il est admis au rang des dieux, et tous ses jours s'écoulent exempts de malheurs et de vieillesse.

La glorieuse fille de l'Océan, Perséis donna au Soleil infatigable Circé et le monarque Éétès.

Éétès, fils du Soleil qui éclaire les mortels, épousa, d'après le conseil des dieux, Idye aux belles joues, cette fille du superbe fleuve Océan; Idye, qui, domptée par ses amoureuses caresses, grace à Vénus à la parure d'or, enfanta Médée aux pieds charmants.

Adieu maintenant, habitants des demeures de l'Olympe; adieu, îles, continents, gouffres de la mer aux flots salés.

[1] Hésiode s'écarte de la tradition homérique en donnant à Vulcain Aglaïa pour femme. Dans l'*Iliade*, c'est Charis, nom commun aux Graces, dans l'*Odyssée*, c'est Vénus, qui est l'épouse de ce dieu.

Et vous, Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter maître de l'égide, chantez la race de ces déesses qui, reposant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfants semblables aux dieux.

Cérès, divinité puissante, goûta les charmes de l'amour avec le héros Iasius au sein d'un champ labouré trois fois, dans la fertile Crète; là elle engendra le bienfaisant Plutus, qui, parcourant toute la terre et le vaste dos de la mer, prodigue, au mortel que le hasard amène sous sa main, la richesse et un bonheur immense.

Harmonie, la fille de Vénus à la parure d'or, conçut de Cadmus Ino, Sémélé, Agavé aux belles joues, Autonoé qu'épousa Aristée à l'épaisse chevelure; elle enfanta aussi Polydore dans Thèbes couronnée de beaux remparts.

Callirhoé, fille de l'Océan, goûtant avec le magnanime Chrysaor les plaisirs de Vénus à la parure d'or, engendra le plus robuste de tous les mortels, Géryon qu'immola le puissant Hercule, pour ravir ses bœufs aux pieds flexibles dans Érythie entourée de flots.

L'Aurore donna à Tithon Memnon au casque d'airain, roi de l'Éthiopie, et le monarque Hémathion. Elle conçut de Céphale un illustre enfant, l'intrépide Phaéton, homme semblable aux dieux. Phaéton, encore paré des tendres fleurs de la brillante jeunesse, ne pensait qu'aux jeux de son âge, lorsque Vénus, amante des plaisirs, l'enleva, et l'établit nocturne gardien de ses temples sacrés, comme un génie céleste.

Docile aux conseils des dieux immortels, le fils d'Éson enleva la fille d'Éétès, de ce monarque nourrisson de Jupiter, lorsqu'il eut accompli les nombreux et pénibles travaux que lui avait imposés le grand roi Pélias, ce roi orgueilleux, insolent, impie et criminel. Vainqueur enfin, après de longues souffrances, il revint dans Iolchos, amenant sur son léger navire cette vierge aux yeux noirs, dont il fit sa charmante épouse. Bientôt, amoureusement domptée par Jason, ce pasteur des peuples, elle mit au jour Médus, que Chiron,

ce rejeton de Phillyre, éleva sur les montagnes. Ainsi s'accomplissait la volonté du grand Jupiter.

La fille de Nérée, ce vieillard marin, Psamathe, déesse puissante, enfanta Phocus après s'être unie d'amour avec Éacus, grace à Vénus à la parure d'or.

Fécondée par Pélée, la divine Thétis aux pieds d'argent fit naître un guerrier formidable, Achille au cœur de lion.

Cythérée à la belle couronne donna l'existence à Énée, lorsqu'elle eut goûté les plaisirs de l'amour avec le héros Anchise sur le faîte ombragé de l'Ida aux nombreux sommets.

Circé, fille du Soleil, né d'Hypérion, unie au patient Ulysse, engendra Agrius et l'irréprochable, le vigoureux Latinus; elle enfanta encore Télégonus, grace à Vénus à la parure d'or, et ces héros, dans la retraite lointaine des îles sacrées, régnèrent sur tous les illustres Tyrrhéniens.

Calypso, déité puissante, unie d'amour avec Ulysse, eut pour fils Nausithoüs et Nausinoüs.

Telles sont les déesses qui, dormant dans les bras des mortels, donnèrent le jour à des enfants semblables aux dieux. Maintenant chantez la race des femmes illustres, ô Muses harmonieuses, vierges de l'Olympe, filles de Jupiter, maître de l'égide!

FIN DE LA THÉOGONIE.

LES TRAVAUX ET LES JOURS.

Muses, ô vous dont les chants immortalisent, descendez de la Piérie; venez célébrer votre père qui rend tous les hommes obscurs ou fameux, le grand Jupiter, qui leur accorde à son gré la honte ou la gloire, les élève aisément ou aisément les renverse, affaiblit le puissant et fortifie le faible, corrige le méchant et humilie le superbe; Jupiter qui tonne dans les cieux et habite les plus hautes demeures. Dieu puissant qui entends et vois tout, écoute : dirige vers l'équité les jugements des mortels. Pour moi, puissé-je faire entendre à Persès le langage de la vérité!

Il n'est pas une seule rivalité; on en voit deux sur la terre: l'une, digne des éloges du sage; l'autre, de son blâme; toutes deux animées d'un esprit différent, car l'une excite la guerre désastreuse et la discorde; la cruelle! nul homme ne la chérit, mais tous, d'après la volonté des dieux, sont contraints d'honorer sa funeste puissance. L'autre, c'est la Nuit obscure qui l'enfanta la première, et le grand fils de Saturne, habitant au sommet des cieux, la plaça sur les racines mêmes de la terre, pour qu'elle vécût parmi les humains et leur devînt propice. Elle pousse au travail le mortel le plus indolent. L'homme oisif, qui jette les yeux sur un riche, s'empresse à son tour de labourer, de planter, de bien gouverner sa maison; le voisin est jaloux du voisin qui tâche de s'enrichir. Cette rivalité est utile aux mortels. Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'artisan, le mendiant au mendiant, et le chanteur [1] au chanteur.

[1] Le chanteur, c'est-à-dire le poëte.

O Persès ! grave bien ces conseils dans ton ame : que l'envie, joyeuse des maux d'autrui, ne te détourne pas du travail, en te faisant regarder les procès d'un œil curieux, et écouter les plaideurs sur la place publique. On n'a que peu de temps à perdre dans les querelles et dans les contestations lorsque, pendant la saison propice, on n'a point amassé pour toute l'année les fruits que produit la terre et que prodigue Cérès. Rassasié de ces fruits, tu pourras alors envier et disputer aux autres leurs richesses. Mais non; il ne te sera plus permis d'agir ainsi. Terminons enfin notre procès par d'équitables jugements, don précieux de Jupiter. Déja nous avons partagé notre héritage, mais tu m'as arraché la plus forte part dans l'espoir de séduire ces rois, dévorateurs de présents, qui veulent juger notre querelle. Les insensés ! ils ignorent que souvent la moitié vaut mieux que le tout, et combien il y a d'avantages à se nourrir de mauve et d'asphodèle. En effet, les dieux cachèrent aux mortels les secrets de la vie. Autrement le travail d'un seul jour suffirait pour te procurer les moyens de subsister une année entière, même en restant oisif. Tu suspendrais soudain le gouvernail au-dessus de la fumée, et tu laisserais reposer tes bœufs et tes mulets laborieux. Mais Jupiter nous déroba ce secret, furieux dans son ame d'avoir été trompé par l'astucieux Prométhée. Voilà pourquoi il condamna les hommes aux cruels soucis, et leur cacha le feu; mais le noble fils de Japet, par un adroit larcin, le leur apporta dans la tige d'une férule, après l'avoir enlevé au prudent Jupiter qui aime à lancer la foudre. Ce dieu qui rassemble les nuages lui dit en son courroux :

« Fils de Japet, ô le plus habile de tous, tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma sagesse; mais ton vol te sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau. »

En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes

sourit, et commanda à l'illustre Vulcain de composer sans délai un corps, en mélangeant de la terre avec l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge douée d'une beauté ravissante, et semblable aux déesses immortelles; il ordonna à Minerve de lui apprendre les travaux des femmes et l'art de façonner un merveilleux tissu, à Vénus à la parure d'or de répandre sur sa tête la grace enchanteresse, de lui inspirer les violents desirs et les soucis dévorants, à Mercure, messager des dieux et meurtrier d'Argus, de remplir son esprit d'impudence et de perfidie. Il dit, et les dieux obéirent au roi Jupiter, fils de Saturne. Aussitôt l'illustre Vulcain, soumis à ses volontés, façonna avec de la terre une image semblable à une chaste vierge; la déesse aux yeux bleus, Minerve, l'orna d'une ceinture et de riches vêtements; les divines Graces et l'auguste Persuasion lui attachèrent des colliers d'or, et les Heures à la belle chevelure la couronnèrent des fleurs du printemps. Minerve entoura tout son corps d'une magnifique parure. Enfin le meurtrier d'Argus, docile au maître du tonnerre, lui inspira l'art du mensonge, les discours séduisants, et un caractère perfide. Ce héraut des dieux lui donna un nom et l'appela Pandore, parceque chacun des habitants de l'Olympe lui avait fait un présent pour la rendre funeste aux industrieux mortels.

Après avoir achevé cette attrayante et pernicieuse merveille, Jupiter ordonna à l'illustre meurtrier d'Argus, au rapide messager des dieux, de la conduire vers Épiméthée. Épiméthée ne se rappela point que Prométhée lui avait recommandé de ne rien recevoir de Jupiter, roi d'Olympe, mais de lui renvoyer tous ses présents, de peur qu'ils ne devinssent funestes aux mortels : il accepta donc, et ne reconnut le mal qu'après l'avoir reçu.

Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre, exemptes des maux, du pénible travail, et de ces cruelles maladies qui amènent la vieillesse : car les hommes que souffrent vieillissent promptement.

Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles se répandirent sur les hommes. L'Espérance seule resta ; arrêtée sur les bords du vase, elle ne s'envola point, Pandore ayant remis le couvercle, par l'ordre de Jupiter qui porte l'égide et rassemble les nuages. Depuis ce jour, mille calamités errent parmi les humains : la terre est remplie de maux, la mer en est remplie ; les Maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit jour, et leur apportent en silence toutes les douleurs, car le prudent Jupiter les a privées de la voix. Nul ne peut donc échapper à la volonté de Jupiter.

Si tu le veux, je te ferai un autre récit plein de sagesse et d'utilité ; toi, recueille-le au fond de ta mémoire.

Quand les dieux et les hommes furent nés ensemble, d'abord les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels doués de la parole. Sous le règne de Saturne qui commandait dans le ciel, les humains vivaient comme les dieux. Libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances, la cruelle vieillesse ne les affligeait point ; leurs pieds et leurs mains conservaient sans cesse la même vigueur, et, loin de tous les maux, ils se réjouissaient au milieu des festins. Ils mouraient comme enchaînés par le sommeil. Tous les biens naissaient autour d'eux. La terre fertile produisait d'elle-même des fruits abondants ; libres et paisibles, ils partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis. Quand la terre eut renfermé dans son sein cette première génération, ces hommes, appelés les génies terrestres, devinrent les protecteurs et les gardiens tutélaires des mortels : ils observent leurs bonnes et leurs mauvaises actions, et, enveloppés d'un nuage, parcourent toute la terre en répandant la richesse : telle est la royale prérogative qu'ils ont obtenue.

Ensuite les habitants de l'Olympe produisirent une seconde race bien inférieure à la première, l'âge d'argent, qui ne ressemblait à l'âge d'or ni par le corps ni par l'intelligence. Nourri auprès de sa tendre mère, l'enfant, toujours

inepte, croissait, durant cent ans, dans la maison natale. Parvenu au terme de la puberté et de l'adolescence, il ne vivait qu'un petit nombre d'années, accablé de ces douleurs, fruit de sa stupidité : car alors les hommes ne pouvaient s'abstenir de l'injustice; ils ne voulaient pas adorer les dieux, ni leur offrir de sacrifices sur leurs pieux autels, comme, selon l'usage, doivent le faire les mortels. Bientôt Jupiter, fils de Saturne, les anéantit, courroucé de ce qu'ils refusaient leurs hommages aux dieux habitants de l'Olympe. Quand la terre eut renfermé leurs dépouilles, on les nomma les mortels bienheureux; ces génies terrestres n'occupent que le second rang, mais le respect accompagne aussi leur mémoire.

Le père des dieux créa une troisième génération d'hommes doués de la parole, l'âge d'airain, qui ne ressemblait en rien à l'âge d'argent. Robustes comme le frêne, ces hommes, violents et terribles, ne se plaisaient qu'aux sanglants travaux de Mars et aux injures; ils ne se nourrissaient pas des fruits de la terre, et leur cœur impitoyable avait la dureté de l'acier. Leur force était immense, et des bras invincibles s'allongeaient de leurs épaules sur leurs membres nerveux. Ils portaient des armes d'airain; l'airain composait leurs maisons; ils ne travaillaient que l'airain, car le fer noir n'existait pas encore. Égorgés par leurs propres mains, ils descendirent dans la ténébreuse demeure du froid Pluton, sans laisser un nom après eux. Malgré leur force redoutable, la sombre Mort les saisit, et ils quittèrent la brillante lumière du soleil.

Quand la terre eut aussi enseveli leur dépouille, Jupiter, fils de Saturne, créa sur cette terre fertile une quatrième race plus juste et plus vertueuse, la céleste race de ces héros que la génération précédente nomma les demi-dieux dans l'immense univers. La guerre fatale et les combats meurtriers les moissonnèrent tous, les uns lorsque, devant Thèbes aux sept portes, sur la terre de Cadmus, ils se disputèrent les troupeaux d'Œdipe; les autres lorsque, franchissant sur

leurs navires la vaste étendue de la mer, armés pour Hélène aux beaux cheveux, ils parvinrent jusqu'à Troie, où la mort les enveloppa de ses ombres. Le puissant fils de Saturne, leur donnant une nourriture et une demeure différentes de celles des autres hommes, les plaça aux confins de la terre. Ces héros fortunés, exempts de toute inquiétude, habitent les îles des bienheureux par delà l'océan aux gouffres profonds, et trois fois par an la terre féconde leur prodigue des fruits brillants et doux comme le miel.

Plût aux dieux que je ne vécusse pas au milieu de la cinquième génération! Que ne suis-je mort avant! que ne puis-je naître après! C'est maintenant l'âge de fer. Les hommes ne cesseront ni de travailler et de souffrir pendant le jour, ni de se corrompre pendant la nuit; les dieux leur enverront de terribles calamités. Toutefois quelques biens se mêleront à tant de maux. Jupiter détruira cette race d'hommes doués de la parole, lorsque presque dès leur naissance leurs cheveux blanchiront. Le père ne sera plus uni à son fils, ni le fils à son père, ni l'hôte à son hôte, ni l'ami à son ami; le frère, comme auparavant, ne sera plus chéri de son frère; les enfants mépriseront la vieillesse de leurs parents. Les cruels! ils les accableront d'injurieux reproches sans redouter la vengeance divine. Dans leur coupable brutalité, ils ne rendront pas à leurs pères les soins que leur enfance aura reçus : l'un ravagera la cité de l'autre; on ne respectera ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu; on honorera surtout l'homme vicieux et insolent; l'équité et la pudeur ne seront plus en usage : le méchant outragera le mortel vertueux par des discours pleins d'astuce auxquels il joindra le parjure. L'Envie au visage odieux, ce monstre qui répand la calomnie et se réjouit du mal, poursuivra tous les hommes infortunés. Alors, promptes à fuir la terre immense pour l'Olympe, la Pudeur et Némésis, enveloppant leurs corps gracieux de leurs robes blanches, s'envoleront vers les célestes tribus, et abandonneront les humains; il ne restera plus aux mortels que les

chagrins dévorants, et leurs maux seront irremédiables.

Maintenant, quelle que soit leur sagesse, je raconterai aux rois une fable. Un épervier venait de saisir un rossignol au gosier sonore, et l'emportait à travers les nues ; déchiré par ses serres recourbées, le rossignol gémissait tristement mais l'épervier lui dit avec arrogance : « Malheureux ! pourquoi ces plaintes ? Tu es au pouvoir du plus fort ; quoique chanteur harmonieux, tu vas où je te conduis; je peux à mon gré ou faire de toi mon repas, ou te rendre la liberté. » Ainsi parla l'épervier au vol rapide et aux ailes étendues. Malheur à l'insensé qui ose lutter contre un ennemi plus puissant ! privé de la victoire, il voit encore la souffrance s'ajouter à sa honte.

O Persès ! écoute la voix de l'équité, et abstiens-toi de l'injure ; car l'injure est fatale à l'homme faible ; l'homme de bien ne la supporte pas facilement : accablé par elle, il tombe sa victime. Il est un chemin plus noble qui mène à la justice. La justice finit toujours par triompher de l'injure. Mais l'insensé ne s'instruit que par son malheur. Horcus poursuit avec ardeur les jugements iniques. La justice s'indigne et frémit partout où elle se voit entraînée par ces hommes, dévorateurs de présents, qui rendent de criminels arrêts. Couverte d'un nuage, elle parcourt en pleurant les cités et les demeures des peuples, apportant le malheur à ceux qui l'ont chassée et n'ont pas jugé avec droiture. Mais ceux qui, rendant une justice égale aux étrangers et à leurs concitoyens, ne s'écartent pas du droit sentier, voient fleurir leur ville et prospérer leurs peuples ; la paix, cette nourrice des jeunes gens, règne dans leur pays, et jamais Jupiter aux lointains regards ne leur envoie la guerre désastreuse. Jamais la famine ou l'injure n'attaque les mortels équitables : ils célèbrent paisiblement leurs joyeux festins ; la terre leur prodigue une abondante nourriture; pour eux, le chêne des montagnes porte des glands sur sa cime et des abeilles dans ses flancs ; leurs brebis sont chargées d'une épaisse toison, et leurs femmes mettent au jour des enfants

qui ressemblent à leurs pères [1]; toujours riches de tous les biens, ils n'ont pas besoin de voyager sur des vaisseaux, et la terre fertile les nourrit de ses fruits. Mais quand des mortels se livrent à l'injure funeste et aux actions vicieuses, Jupiter aux lointains regards leur inflige un prompt châtiment. Souvent une ville entière est punie à cause d'un seul homme qui commet des injustices et des crimes [2]. Du haut des cieux, le fils de Saturne déchaîne à la fois deux grands fléaux, la peste et la famine, et les peuples périssent; leurs femmes n'enfantent plus, et leurs familles décroissent par la volonté de Jupiter Olympien. Quelquefois le fils de Saturne détruit leur vaste armée, renverse leurs murailles, ou punit leurs vaisseaux engloutis dans la mer.

O rois! vous aussi, redoutez un pareil châtiment; car les immortels, mêlés parmi les hommes, aperçoivent tous ceux qui s'accablent mutuellement par des arrêts iniques sans craindre la vengeance divine. Par l'ordre de Jupiter, sur la terre fertile, trente mille génies, gardiens des mortels, observent leurs jugements et leurs actions coupables, et, revêtus d'un nuage, parcourent le monde entier. La Justice, fille de Jupiter, est une vierge auguste et respectée des dieux, habitants de l'Olympe; lorsqu'un impie ose l'outrager, soudain, assise auprès de Jupiter, puissant fils de Saturne, elle

[1] On se rappelle ce passage d'Horace (*Od.*, lib. IV, V, 21):

Nullis polluitur casta domus stupris:
Mos et lex maculosum edomuit nefas;
Laudantur simili prole puerperæ.

Et ces vers de Catulle dans son épithalame de Julie et de Mallius:

Sit suo similis patri
Mallio, et facilè insciis
Noscitetur ab omnibus,
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

[2] Cette pensée est conforme à celle de l'*Ecclésiaste*: Sæpè universa civitas mali viri pœnam luit.

se plaint de la méchanceté des hommes, et le conjure de faire retomber sur le peuple les fautes des rois qui, dans leurs criminelles pensées, s'écartent du droit chemin et prononcent d'injustes sentences. Pour éviter ces malheurs, ô rois dévorateurs de présents, redressez vos arrêts, et oubliez entièrement le langage de l'iniquité. L'homme qui fait du mal à autrui s'en fait aussi à lui-même; un mauvais jugement est toujours terrible pour le juge. L'œil de ce Jupiter, qui voit et découvre tout, contemple notre procès si telle est sa volonté; il n'ignore pas quel débat s'agite dans l'enceinte de notre ville. Puissions-nous maintenant, mon fils et moi, ne pas être justes aux yeux des mortels, puisque la justice n'attire plus que des malheurs, puisque l'homme le moins équitable obtient le plus de droits ! Mais je ne pense pas que Jupiter, maître de la foudre, tolère de semblables abus.

O Persès ! grave bien mes conseils au fond de ton esprit. Écoute la voix de la justice et abjure pour toujours la violence : telle est la loi que le fils de Saturne a imposée aux mortels. Il a permis aux poissons, aux animaux sauvages, aux oiseaux rapides de se dévorer les uns les autres, parcequ'il n'existe point de justice parmi eux; mais il a donné aux hommes cette justice, le plus précieux des bienfaits. Si dans la place publique un juge veut parler avec droiture et avec conscience, Jupiter aux lointains regards lui accorde le bonheur; mais s'il se parjure volontairement, s'il blesse l'équité par de faux témoignages, il subit des maux sans remède; la gloire de sa postérité s'obscurcit d'âge en âge, tandis que d'âge en âge la postérité de l'homme juste devient plus illustre. Je te donnerai d'utiles conseils, imprudent Persès ! Rien n'est plus aisé que de se précipiter dans le vice : le chemin en est court et nous l'avons près de nous; mais les dieux immortels ont baigné de sueurs la route de la vertu : cette route est longue, escarpée, et d'abord hérissée d'obstacles; mais quand tu touches à son sommet, elle devient facile, quoiqu'elle ait été pénible.

Le plus sage est celui qui, jugeant tout par lui-même, con-

sidère les actions qui seront les meilleures lorsqu'il les aura terminées. L'homme docile aux bons conseils est encore digne d'estime; mais celui qui ne sait pas s'éclairer par sa propre sagesse et refuse d'écouter les avis des autres est entièrement inutile. Quant à toi, Persès, ô rejeton des dieux, garde l'éternel souvenir de mes avis : travaille, si tu veux que la Famine te prenne en horreur et que l'auguste Cérès à la belle couronne, pleine d'amour envers toi, remplisse tes granges de moissons. En effet, la Famine est toujours la compagne de l'homme paresseux; les dieux et les mortels haïssent également celui qui vit dans l'oisiveté, semblable en ses desirs à ces frelons privés de dards qui, tranquilles, dévorent et consument le travail des abeilles. Livre-toi avec plaisir à d'utiles ouvrages, afin que tes granges soient remplies des fruits amassés pendant la saison propice. C'est le travail qui multiplie les troupeaux et accroît l'opulence. En travaillant, tu seras bien plus cher aux dieux et aux mortels : car les oisifs leur sont odieux. Ce n'est point le travail, c'est l'oisiveté qui est un déshonneur. Si tu travailles, les paresseux bientôt seront jaloux de toi en te voyant t'enrichir; la vertu et la gloire accompagnent la richesse : ainsi tu deviendras semblable à la divinité. Il vaut donc mieux travailler, ne pas envier inconsidérément la fortune d'autrui, et diriger ton esprit vers des occupations qui te procureront ta subsistance : voilà le conseil que je te donne. La mauvaise honte est le partage de l'indigent. La honte est très utile ou très nuisible aux mortels. La honte mène à la pauvreté, la confiance à la richesse. Ce n'est point par la violence qu'il faut s'enrichir, les biens donnés par les dieux sont les meilleurs de tous. Si un ambitieux s'empare de nombreux trésors par la force de ses mains ou les usurpe par l'adresse de sa langue (comme il arrive trop souvent lorsque l'amour du gain séduit l'esprit des hommes et que l'impudence chasse toute pudeur), les dieux le précipitent bientôt vers sa ruine; sa famille s'anéantit, et il ne jouit que peu de temps de sa richesse. Il est aussi coupable que celui qui maltraiterait un

suppliant ou un hôte, qui, monté en secret sur la couche d'un frère, souillerait sa femme d'embrassements illégitimes, dépouillerait par une indigne ruse des enfants orphelins, ou accablerait d'injurieux discours un père parvenu au triste seuil de la vieillesse. Jupiter s'irrite contre cet homme, et lui envoie enfin un châtiment terrible en échange de ses iniquités. Mais toi, que ton esprit insensé s'abstienne de semblables crimes. Offre, selon tes facultés, des sacrifices aux dieux immortels avec un cœur chaste et pur, et brûle en leur honneur les cuisses brillantes des victimes. Apaise-les par des libations et par de l'encens, quand tu vas dormir et lorsque brille la lumière sacrée du jour, afin qu'ils aient pour toi une ame bienveillante, et que tu achètes toujours le champ d'autrui sans jamais vendre le tien. Invite ton ami à tes festins, et laisse là ton ennemi; invite surtout l'ami qui habite près de toi : car s'il t'arrive quelque accident domestique, tes voisins accourent sans ceinture, tandis que tes parents se ceignent encore. Un mauvais voisin est un fléau, autant qu'un bon voisin est un bienfait. C'est un trésor que l'on rencontre dans un voisin vertueux. Il ne mourra jamais un de tes bœufs, à moins que tu n'aies un méchant voisin. Mesure avec soin tout ce que tu empruntes à ton voisin; mais rends-lui autant et davantage si tu le peux, afin que si un jour tu as besoin de lui, tu le trouves prêt à te secourir.

Ne recherche pas des gains déshonorants ; de tels bénéfices équivalent à des pertes. Tu dois chérir qui te chérit, visiter qui te visite, donner à qui te donne, ne rien donner à qui ne te donne rien. On rend présent pour présent et refus pour refus. La libéralité est utile ; la rapine est funeste et ne cause que la mort. L'homme qui donne volontairement, quelle que soit la grandeur du bienfait, s'en réjouit et en est charmé jusqu'au fond de l'ame. Celui qui, fort de son impudence, commet un larcin, malgré la modicité du profit, sent le remords déchirer son cœur. Si tu acquiers peu à peu, mais souvent, tu auras bientôt amassé une grande fortune : qui sait ajouter à ce qu'il possède déja évitera la

noire famine. Ce qu'on a déposé dans sa maison ne cause plus d'inquiétude. Il vaut mieux garder ses biens dans l'intérieur de ses foyers, puisque ce qui est dehors n'est pas en sûreté. S'il est agréable d'user de ce qu'on a près de soi, il est pénible d'avoir besoin de ce qui est ailleurs. Je t'engage à y songer. Bois à longs traits le commencement et la fin du tonneau, mais épargne le milieu ; l'économie est tardive, quand le fond est épuisé.

Donne toujours à ton ami le salaire convenu. En riant même avec ton frère, appelle un témoin ; la crédulité et la défiance perdent également les hommes. Qu'une femme indécemment parée ne te séduise point en t'agaçant par son doux babil et en s'informant de ta demeure : c'est se fier au voleur que se fier à la femme. Qu'un fils unique garde la maison paternelle ; ainsi ta richesse s'accroîtra dans tes foyers. Puisses-tu ne mourir que vieux, en laissant un autre enfant ! C'est aux familles nombreuses que Jupiter prodigue d'immenses trésors. Plus des parents nombreux redoublent de soins, et plus la fortune s'augmente. Si ton cœur desire la richesse, suis mon précepte : ajoute sans cesse le travail au travail.

Commence la moisson quand les Pléiades, filles d'Atlas, se lèvent dans les cieux, et le labourage quand elles disparaissent ; elles demeurent cachées quarante jours et quarante nuits, et se montrent de nouveau lorsque l'année est révolue, à l'époque où s'aiguise le tranchant du fer. Telle est la loi générale des campagnes pour les colons qui habitent les bords de la mer, ou qui, loin de cette mer orageuse, cultivent un sol fertile dans les gorges des profondes vallées. Sois toujours nu quand tu sèmes, nu quand tu laboures et nu quand tu moissonnes, si tu veux exécuter à propos tous les travaux de Cérès, voir tes fruits parvenir à leur maturité, et n'être pas forcé, dans ton indigence, de parcourir en mendiant les maisons étrangères sans rien obtenir. Déja tu es venu près de moi, mais je ne te ferai plus ni aucun don ni aucun prêt. Travaille, imprudent Persès, travaille à ces ouvrages que

les dieux imposèrent aux hommes ; tremble d'être contraint dans ta douleur de mendier ta nourriture avec ta femme et tes enfants, et d'implorer des voisins qui te mépriseront ; ils te donneront deux et trois fois, mais si tu les importunes encore, tu n'obtiendras plus rien et perdras ton temps en paroles ; tes longs discours seront inutiles. Je te conseille plutôt de payer tes dettes et d'éviter la famine.

Procure-toi d'abord une maison, un bœuf laboureur, et une esclave non mariée qui suivra tes taureaux ; rassemble chez toi tous les instruments nécessaires à l'agriculture, pour ne pas en demander aux autres et ne pas en manquer si tu éprouvais un refus : alors tu verrais le temps s'écouler et l'ouvrage en souffrirait. Ne remets pas tes travaux au lendemain ni au surlendemain : l'homme qui reste oisif ou qui diffère d'agir ne remplit pas ses granges. L'activité accroît la richesse. Celui qui temporise lutte toujours avec le besoin.

Lorsque le soleil ne darde plus les rayons de sa brûlante chaleur, lorsque, pendant l'automne, les pluies du grand Jupiter rendent le corps humain plus souple et plus léger (car alors l'astre du Sirius roule moins longtemps pendant le jour sur la tête des malheureux mortels et prolonge davantage sa course nocturne), lorsque les arbres coupés par le fer sont moins exposés à la carie, quand leurs feuillages tombent et leur séve s'arrête, songe que c'est le temps d'abattre les bois nécessaires à tes travaux. Façonne un mortier de trois pieds, un pilon de trois coudées et un essieu de sept pieds : telle est la mesure la plus convenable ; taille ensuite un maillet de huit pieds, et arrondis une jante de trois palmes pour un char qui en aura dix ; prépare beaucoup d'autres morceaux de bois recourbés. Lorsque, en parcourant la montagne ou la plaine, tu auras trouvé un manche d'yeuse, apporte-le dans ta maison ; c'est l'instrument le plus solide pour servir au labourage ; qu'un élève de Pallas, l'attachant avec des clous, le fixe au dental et l'adapte au timon. Alors construis dans ta demeure deux charrues, l'une d'une seule

pièce, l'autre de bois d'assemblage; rien n'est plus utile : si tu brises l'une, tu attelleras tes bœufs à l'autre. C'est le laurier ou l'orme qui forme les timons les plus forts; que le dental soit de chêne et le manche d'yeuse. Achète deux bœufs de neuf ans; à cet âge leur vigueur est infatigable; parvenus au terme de la jeunesse, ils sont très propres aux travaux : tu ne craindras point qu'en se disputant ils ne brisent la charrue au milieu d'un sillon, et ne laissent l'ouvrage imparfait. Qu'un homme de quarante ans les accompagne, après avoir mangé en huit bouchées un pain divisé en quatre parties; tout entier au labour, il tracera des sillons toujours droits, ne détournera point ses yeux sur ses camarades, et tiendra son esprit appliqué à sa tâche : un plus jeune laboureur ne saurait ni répandre la semence avec mesure, ni éviter de la répandre deux fois; car un jeune homme est toujours impatient de rejoindre ses compagnons.

Observe chaque année le temps où tu entendras les cris de la grue retentir du haut des nuages; c'est elle qui apporte le signal du labourage et annonce le retour du pluvieux hiver. L'homme qui manque de bœufs sent alors les regrets déchirer son ame. Nourris dans ton étable des bœufs aux longues cornes. Il est aisé de dire : Prête-moi des bœufs et un chariot; mais il est aisé de répondre : Mes bœufs sont occupés. L'homme riche en imagination parle de construire un chariot; l'insensé ! il ignore que pour un chariot il faut cent pièces de bois; il aurait dû y songer plus tôt et se munir des matériaux nécessaires. Dès que le temps du labourage arrive pour les mortels, hâte-toi; pars le matin avec tes esclaves, travaille dans la saison le sol humide et sec, pour rendre tes champs fertiles. Défriche la terre dans le printemps; laboure-la encore pendant l'été; elle ne trompera point ton espérance; quand elle est devenue légère, c'est le temps de l'ensemencer. Ainsi travaillée, elle fournit les moyens d'écarter les imprécations et d'apaiser les cris des enfants. Invoque le Jupiter infernal, et demande à la chaste Cérès de faire parvenir ses divins présents à leur maturité.

Lorsque, commençant le labour et prenant dans ta main l'extrémité du manche, tu frappes de l'aiguillon le dos de tes bœufs qui traînent le timon à l'aide des courroies, qu'un jeune serviteur te suive armé d'un hoyau, et donne du mal aux oiseaux en recouvrant la semence. L'ordre est pour les mortels le plus grand des biens; le désordre, le plus grand des maux. Ainsi tes lourds épis s'inclineront vers la terre, si le roi de l'Olympe accorde un heureux terme à tes travaux. Tu débarrasseras tes urnes de leurs toiles d'araignée, et je crois que tu te réjouiras, riche de tous les biens entassés dans ta maison. Tu attendras dans l'abondance le printemps aux blanches fleurs, et tu ne regarderas pas les autres d'un œil jaloux; ce seront les autres qui auront besoin de toi. Si tu ne laboures la terre féconde que dans le solstice d'hiver, tu pourras moissonner en demeurant assis; à peine saisiras-tu dans ta main quelques rares épis que tu lieras en javelles inégales, réduit à te traîner dans la poussière, sans te réjouir beaucoup. Tu emporteras ta moisson dans une corbeille, et tu seras pour peu de monde un sujet d'envie. L'esprit de Jupiter maître de l'égide passe aisément d'une pensée à une autre, et il est difficile aux hommes de pénétrer ses desseins. Si tu ne laboures que tard, le mal n'est pourtant pas sans remède. Dès que le coucou chante dans le feuillage du chêne, et réjouit les mortels sur la terre immense, si Jupiter ne cesse de pleuvoir pendant rois jours et si l'eau ne reste pas au-dessous du sabot de tes bœufs sans toutefois le surpasser, le dernier labourage sera aussi heureux que le premier. Retiens tous ces préceptes dans ta mémoire. Observe attentivement l'approche du printemps aux blanches fleurs, et la saison des pluies.

Dans l'hiver, lorsqu'un froid violent tient les mortels renfermés, passe, sans t'arrêter, devant l'atelier du forgeron et la brûlante lesché [1]. L'homme laborieux sait accroître

[1] On appelait leschés certains lieux publics où les pauvres et les oisifs se rassemblaient pour causer et se chauffer pendant l'hiver; les leschés

son bien même dans cette saison. Ne te laisse donc point accabler par les rigueurs d'un hiver cruel et de la pauvreté. Crains d'être réduit à presser d'une main amaigrie tes pieds gonflés par le jeûne. Le paresseux se repaît de vaines illusions, et, manquant du nécessaire, médite en son esprit de coupables actions. L'indigent, privé de moyens d'existence, reste assis dans la lesché, et nourrit l'espérance du mal. Au milieu de l'été, dis à tes esclaves : « L'été ne durera pas toujours, construisez vos granges. » Redoute le mois Lénéon, ces mauvais jours tous funestes aux bœufs, et les glaces dangereuses qui couvrent la campagne lorsque, dans la Thrace, nourrice des chevaux, l'impétueux Borée agite de son souffle les flots de la vaste mer ; la terre et les bois en mugissent, et, déchaîné sur cette terre féconde, il déracine au loin dans les gorges des montagnes les chênes à la haute chevelure et les énormes sapins, en faisant crier les immenses forêts dans toute leur étendue. Les bêtes sauvages frissonnent, et les plus velues elles-mêmes ramènent sous leur ventre leur queue engourdie ; mais l'épaisseur de leurs poils ne les garantit pas du glacial Borée. Ce vent pénètre sans obstacle à travers le cuir du bœuf et les longues soies de la chèvre ; cependant la force de son souffle ne perce point la laine touffue des brebis. Le froid courbe le vieillard, mais il respecte la peau tendre de la jeune fille qui, tranquille dans ses foyers auprès de sa mère, encore ignorante des plaisirs de Vénus à la parure d'or, après avoir lavé dans une onde pure et parfumé d'une huile luisante ses membres délicats, dort renfermée, la nuit, dans la maison natale, à l'abri des rigueurs de l'hiver, tandis que le polype se ronge les pieds dans sa demeure glacée, au fond de sa triste retraite ; car le soleil ne lui montre pas d'autre nourriture à saisir, le soleil qui se tourne vers les contrées et les villes des peuples noirs, et brille moins longtemps pour tous les

étaient pour les Grecs ce qu'étaient pour les Romains les stationes et les tonstrinæ. Proclus dit qu'il y en avait dans Athènes trois cent soixante.

Grecs. Alors les monstres des forêts, armés ou dépourvus de cornes, grincent des dents et fuient à travers les épaisses broussailles ; tous les animaux qui habitent des tanières profondes et des antres dans les rochers, ne songent qu'à chercher ces abris ; les mortels ressemblent à l'homme à trois pieds [1] dont les épaules sont brisées, et qui penche son front vers la terre ; ils se traînent avec effort, en tâchant d'éviter les blancs flocons de la neige.

Dans cette saison, pour garantir ton corps, revêts, comme je te le conseille, un manteau moelleux et une tunique flottante jusqu'aux talons ; que la légère trame en soit couverte d'une laine épaisse : enveloppe-toi de cette tunique, afin que tes poils hérissés ne se dressent pas sur tes membres frissonnants. Enlace à tes pieds des brodequins formés de la peau d'un bœuf que la force a fait périr, et garnis de poils épais dans l'intérieur. Quand le temps de la froidure sera venu, attache la dépouille des chevreaux premiers nés avec une courroie de bœuf, pour qu'elle serve à tes épaules de rempart contre la pluie. Couvre ta tête d'un chapeau façonné avec soin, et propre à défendre tes oreilles de l'humidité. Car lorsque Borée tombe, l'aurore est froide, et l'air fécond du matin, descendant du ciel étoilé, s'étend sur les travaux des riches laboureurs ; la vapeur émanée des fleuves intarissables, et soulevée au-dessus de la terre par la fureur du vent, tantôt vers le soir retombe en pluie, et tantôt souffle avec violence, tandis que Borée, venu de la Thrace, précipite les épais nuages. Préviens cette tempête, et, ton ouvrage terminé, rentre dans ta maison, de peur que du haut des cieux une sombre nuée, t'enveloppant tout entier, ne mouille ton corps et ne trempe tes vêtements. Évite un tel danger ; ce mois de l'hiver est le plus redoutable de tous ; il est funeste aux troupeaux et funeste aux mortels. Alors ne mesure à

[1] Hésiode compare les humains à un homme courbé par la vieillesse, et s'appuyant sur un bâton comme sur un troisième pied. L'épithète de τρίποδι fait sans doute allusion à l'énigme du sphinx rapportée par Diodore de Sicile (lib. IV).

tes bœufs que la moitié de leur pâture, mais donne plus d'aliments à l'homme ; les longues nuits diminuent les besoins des animaux. Contracte l'habitude pendant l'année entière de régler la nourriture d'après la durée des jours et des nuits, jusqu'à ce que la terre, cette mère commune, te prodigue des fruits de toute espèce.

Quand, soixante jours après la conversion du soleil, Jupiter a terminé le cours de l'hiver, l'étoile Arcture, abandonnant les flots sacrés de l'Océan, se lève et brille la première à l'entrée de la nuit. Bientôt après, la fille de Pandion, la plaintive hirondelle, reparaît le matin aux yeux des hommes, lorsque le printemps est déja commencé. Préviens l'arrivée de l'hirondelle, pour tailler la vigne : cette époque est la plus favorable. Mais quand le limaçon, fuyant les Pléiades, grimpe de la terre sur les plantes, c'est le temps non pas de fouir la vigne, mais d'aiguiser tes faux et d'exciter tes esclaves. Fuis le repos sous l'ombrage, fuis le sommeil du matin, dans la saison de la moisson, lorsque le soleil dessèche tous les corps. Alors dépêche-toi ; rassemble le blé dans la maison et sois debout au point du jour, afin d'obtenir une récolte suffisante. L'aurore accomplit le tiers de l'ouvrage ; l'aurore accélère le voyage et avance le travail. Partout l'aurore, dès qu'elle se montre, met les hommes en route et place les bœufs sous le joug.

Lorsque le chardon fleurit, et que la cigale harmonieuse, assise au sommet d'un arbre, épanche sa douce voix en agitant ses ailes, dans la saison du laborieux été, les chèvres sont très grasses, les vins excellents, les femmes très lascives et les hommes très faibles, parceque le Sirius appesantit leur tête et leurs genoux, et dessèche tout leur corps par ses feux ardents. Alors repose-toi à l'ombre des rochers ; bois le vin de Byblos, choisis pour ton repas des gâteaux de fromage, le lait des chèvres qui ne nourrissent plus, la chair d'une génisse qui broute le feuillage et n'a pas encore été mère, ou celle des chevreaux premiers nés. Savoure un vin noir, et demeure assis sous l'ombrage, rassasié d'une abondante

nourriture, le visage tourné vers la pure haleine du zéphyr, aux bords d'une fontaine qui ne cesse d'épancher des flots limpides. Verse dans ta coupe trois portions d'eau et une quatrième de vin. Dès que l'impétueux Orion commencera à paraître, ordonne à tes esclaves de broyer les dons sacrés de Cérès dans un lieu exposé aux vents, sur une aire aplanie. Mesure le grain, et dépose-le soigneusement dans les urnes. Lorsque tu auras chez toi renfermé ta récolte entière, je t'engage à louer un mercenaire sans maison, à chercher une servante sans enfants; car celle qui en a devient importune. Procure-toi aussi un chien à la dent dévorante, et ne lui épargne point la nourriture, de peur que le voleur qui dort pendant le jour ne t'enlève tes richesses. Amasse le foin et la paille qui te serviront à nourrir durant une année tes bœufs et tes mulets. Mais ensuite laisse reposer les genoux de tes esclaves, et dételle tes bœufs.

Lorsque Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, et que l'Aurore aux doigts de rose contemplera Arcture, ô Persès! cueille alors tous les raisins, et apporte-les dans ta demeure; expose-les au soleil dix jours et dix nuits. Conserve-les à l'ombre pendant cinq jours, et, le sixième, renferme dans les vases ces présents du joyeux Bacchus. Quand les Pléiades, les Hyades et l'impétueux Orion auront disparu, rappelle-toi que c'est la saison du labourage. Qu'ainsi l'année soit remplie tout entière par des travaux champêtres.

Si le desir de la périlleuse navigation s'est emparé de ton ame, redoute l'époque où les Pléiades, fuyant l'impétueux Orion, se plonge dans le sombre Océan; alors se déchaîne le souffle de tous les vents: n'expose pas tes navires aux fureurs de la mer ténébreuse. Souviens-toi plutôt, comme je te le conseille, de travailler la terre; tire le vaisseau sur le continent, et assujettis-le de tous côtés avec des pierres qui arrêteront la violence des vents humides. Songe à vider la sentine, pour qu'il ne soit point gâté par la pluie de Jupiter. Renferme tous les agrès dans ta maison, en repliant avec

soin les ailes du vaisseau qui traverse les mers. Suspends au-dessus de la fumée de ton foyer le superbe gouvernail, et attends la saison propice aux courses maritimes ; lance à la mer ton léger navire, et remplis-le d'une cargaison convenable qui, à ton retour, te procurera des bénéfices. C'est ainsi que mon père et le tien, imprudent Persès, naviguait en cherchant un honnête moyen d'existence. Autrefois, abandonnant la Cumes d'Éolide, il arriva dans ce pays, après avoir franchi sur un noir vaisseau l'immense étendue de la mer; ne fuyant pas la fortune, la richesse et l'opulence, mais la cruelle pauvreté que Jupiter envoie aux hommes. Il s'établit près de l'Hélicon, dans Ascra, misérable village, affreux l'hiver, incommode l'été, désagréable toujours.

O Persès ! souviens-toi de choisir la saison propice pour tous les travaux et surtout pour la navigation. Fais l'éloge d'un petit bâtiment, mais remplis un grand vaisseau de marchandises. Plus la cargaison est considérable, plus tu accumuleras profits sur profits, si toutefois les vents retiennent leur souffle désastreux. Si, tournant vers le commerce ton esprit imprudent, tu veux éviter les dettes et la cruelle famine, je t'enseignerai les moyens d'affronter la mer retentissante, bien que je sois inhabile dans l'art de naviguer. Jamais je ne franchis sur un vaisseau la vaste mer, que lorsque je passai dans l'Eubée, en quittant Aulis où jadis les Achéens, attendant la fin des tempêtes, avaient rassemblé une nombreuse armée pour voguer de la divine Hellas vers Troie aux belles femmes. Je vins dans Chalcis disputer les prix du belliqueux Amphidamas ; ses fils magnanimes avaient proposé plusieurs genres de combats. Là je m'enorgueillis d'avoir conquis par mes chants un trépied à deux anses, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, dans les lieux mêmes où, pour la première fois, elles m'avaient inspiré des vers harmonieux. C'est alors seulement que je me confiai aux solides vaisseaux. Cependant je te révélerai la volonté de Jupiter armé de l'égide ; car les Muses m'apprirent à chanter les hymnes célestes.

Cinquante jours après la conversion du soleil, lorsque le laborieux été arrive à son terme, c'est l'époque favorable à la navigation. Tu ne verras aucun vaisseau se briser, et la mer n'engloutira pas les voyageurs, à moins que le prudent Neptune qui ébranle la terre, ou Jupiter, roi des immortels, n'ait résolu leur perte. En effet, les maux et les biens sont tous au pouvoir de ces dieux. Les vents alors sont faciles à distinguer; la mer est sûre et tranquille. Encouragé par ces vents, lance sur les flots ton rapide navire, que tu auras soigneusement rempli de marchandises. Mais hâte-toi de revenir dans tes foyers le plus tôt qu'il te sera possible; n'attends pas le vin nouveau, les pluies de l'automne, l'approche de l'hiver, ni le souffle impétueux du Notus qui, accompagnant les abondantes pluies envoyées par Jupiter, soulève les vagues et rend la mer dangereuse.

Les hommes peuvent encore s'embarquer au printemps. Lorsqu'on voit bourgeonner à la cime du figuier les premières feuilles, aussi peu sensibles que les traces d'une corneille qui glisse sur la terre, alors la mer est accessible. C'est l'époque de la navigation du printemps; mais je ne l'approuve pas; elle ne plaît point à mon esprit, parcequ'il faut toujours en saisir l'occasion. Tu auras de la peine à fuir le danger; néanmoins les hommes s'y exposent follement, car la richesse est l'ame des malheureux mortels. Cependant il est cruel de périr au sein des flots. Je t'engage à méditer dans le fond de ta pensée tous les conseils que je te donne. Ne va point placer ta fortune entière sur tes profonds vaisseaux; laisse le plus grand nombre de tes biens, et n'emporte que la moindre partie. Il est aussi cruel de rencontrer sa perte dans les vagues de la mer, que si, après avoir placé sur un chariot un fardeau trop pesant, tu voyais se briser son essieu et se perdre toutes tes marchandises.

Agis toujours avec prudence. L'occasion en toute chose est ce qui vaut le mieux. Conduis une épouse dans ta maison, quand tu n'auras ni beaucoup moins ni beaucoup plus de trente ans : c'est l'âge convenable pour l'hymen. Que la

femme, nubile à quatorze ans, se marie à quinze. Épouse une vierge, afin de lui apprendre des mœurs chastes. Choisis surtout celle qui habite près de toi. Examine attentivement l'objet de ton choix, afin de ne pas épouser la risée de tes voisins. Car s'il n'est pas pour l'homme un plus grand bien qu'une vertueuse femme, il n'est pas un plus cruel fléau qu'une femme vicieuse qui, ne recherchant que les festins, brûle sans flambeau l'époux le plus vigoureux, et le réduit à une vieillesse prématurée.

Respecte sagement la puissance des bienheureux immortels. Ne rends pas ton ami l'égal de ton frère, ou, si tu agis ainsi, ne lui fais jamais tort le premier. Ne mens pas pour le plaisir de parler. Si ton ami commence à t'offenser par ses discours ou par ses actions, souviens-toi de le punir deux fois. Si, jaloux de rentrer dans ton amitié, il t'offre lui-même satisfaction, reçois-la. On est trop malheureux quand on change d'ami trop souvent. Que jamais ton visage ne trahisse ta pensée. Ne cherche point à passer pour un homme qui reçoit beaucoup d'hôtes, ni pour un homme qui n'en reçoit aucun. Ne sois ni le compagnon des méchants, ni le calomniateur des gens de bien. Garde-toi de reprocher à personne la pauvreté qui dévore l'ame, la pauvreté, ce funeste présent des bienheureux immortels. Une langue avare de discours est un trésor parmi les hommes. C'est la mesure des paroles qui en compose la grace la plus précieuse. Si tu es médisant, bientôt on médira de toi davantage. Ne sois pas morose dans ces festins que de nombreux amis célèbrent en commun; le plaisir en est très grand et la dépense très petite. Au lever de l'aurore, ne consacre point avec des mains impures un vin noir à Jupiter et aux autres immortels; ils ne t'écouteraient pas et repousseraient tes prières. Quand tu veux uriner, ne reste pas debout, tourné contre le soleil; et même depuis le coucher de cet astre jusqu'à son lever, ne le fais pas en marchant au milieu ou en dehors du chemin, ni en te découvrant. Les nuits appartiennent aux dieux. L'homme sage et pieux satisfait ce besoin lorqu'il est

assis sur le fumier, ou qu'il s'approche du mur d'une cour étroitement fermée.

Dans ta maison ne va point, tout souillé d'une humide semence, te découvrir devant le foyer ; évite une telle indécence. Engendre ta postérité non pas au retour d'un repas funèbre au sinistre présage, mais après le festin des dieux. Ne franchis jamais à pied le limpide courant des fleuves intarissables, avant d'avoir prié, en contemplant leurs belles eaux, et lavé tes mains dans ces ondes transparentes de blancheur. L'impie qui traverse un fleuve sans purifier ses mains provoque la colère des dieux et s'attire des malheurs dans l'avenir. Durant le festin solennel des dieux, ne sépare jamais le sec du vert, en taillant avec un fer noir la tige aux cinq rameaux [1] ; ne place point sur le cratère le vase des buveurs, car cette action deviendrait un présage fatal.

Quand tu bâtis une maison, ne la laisse pas inachevée, de peur que la criarde corneille ne croasse en se perchant sur ses murs. Garde-toi de manger ou de te laver dans les vases non encore consacrés ; ce délit t'exposerait au châtiment. Ne laisse pas s'asseoir sur l'immobile pierre des tombeaux un enfant de douze ans : ce serait mal agir et tu n'en ferais qu'un homme sans vigueur ; n'y place pas non plus un enfant de douze mois : l'inconvénient serait le même. Homme, ne lave pas ton corps dans le bain des femmes ; car tu subirais un jour une punition sévère. Si tu arrives au milieu d'un sacrifice déja commencé, ne te moque point des mystères ; la divinité s'en irriterait. Ne va point uriner dans le courant des fleuves qui se dirigent vers la mer, ni dans l'eau des fontaines ; garde-toi de les profaner. N'y satisfais pas également d'autres besoins ; une telle action ne serait pas plus louable. Évite une mauvaise renommée parmi tes semblables. La renommée est dangereuse ; son fardeau est léger

[1] Hésiode recommande de ne pas se couper les ongles pendant le repas des sacrifices. Le *sec* signifie les ongles, le *vert* la chair vive, et la *tige aux cinq rameaux* est la périphrase de la main.

à soulever, pénible à supporter, et difficile à déposer. La renommée que des peuples nombreux répandent au loin ne périt jamais tout entière; elle est aussi elle-même une divinité.

Observe les jours[1] d'après l'ordre établi par Jupiter, afin de les apprendre à tes esclaves : le trentième du mois est le plus convenable pour visiter leurs travaux et leur dispenser le salaire, lorsque les peuples rassemblés entendent les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter : d'abord le premier, le quatrième et le septième, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or, puis le huitième et le neuvième; deux jours du mois qui grandit conviennent aux ouvrages des mortels, le onzième et le douzième, favorables tous les deux, l'un à la tonte des brebis, l'autre à la récolte des joyeux fruits de la terre. Mais le douzième est bien préférable au onzième. C'est alors que l'araignée, suspendue en l'air, tresse les fils de sa trame durant les grands jours de l'été, lorsque la fourmi ramasse ses provisions. Que la femme en ce jour prépare sa toile et entreprenne son ouvrage.

N'ensemence pas la terre le treizième jour du mois commencé; ce jour n'est favorable qu'aux plantations; le seizième leur est entièrement contraire; il est propice à la génération des mâles, mais funeste aux filles, soit pour leur naissance, soit pour leur mariage. Le sixième ne vaut rien non plus pour la naissance des filles; il est bon pour châtrer les chevreaux et les béliers, et pour entourer d'une enceinte les bergeries. Ce jour est heureux pour la conception des enfants mâles; il aime les injurieux propos, les mensonges, les paroles flatteuses et les secrets entretiens.

[1] Ces superstitieuses idées de bonheur et d'infortune attachées à tel ou tel jour ne furent point particulières aux seuls habitants de la Grèce; elles passèrent chez les Romains. Pétrone rapporte, dans son *Banquet de Trimalcion* (c. 50), qu'on voyait suspendus à deux poteaux deux tableaux, dont l'un représentait le cours de la lune et les images des sept étoiles, et marquait les jours heureux ou néfastes.

Le huitième jour du mois, tu peux châtrer le pourceau et le bœuf mugissant; le douzième, les mulets laborieux. Le vingtième, pendant les grands jours, tu engendreras un fils doué d'une ame sage et prudente. Le dixième est propre à la génération des hommes, le quatorzième à celle des filles. Apprivoise en ce jour les brebis, les bœufs aux pieds flexibles et aux cornes recourbées, les chiens à la dent dévorante et les mulets laborieux, en les caressant de la main; évite leur courroux. Le quatrième et le vingt-quatrième jours du mois qui commence et qui finit, songe à fuir les chagrins dévorants; ce sont des jours sacrés. Le quatrième, conduis ton épouse dans ta maison, après avoir interrogé le vol des oiseaux; tel est le meilleur augure pour l'hymen. Évite les cinquièmes jours, qui sont funestes et terribles; car alors on dit que les Furies parcourent la terre, en vengeant Horcus que la Discorde enfanta pour le châtiment des parjures. Le dix-septième, examine soigneusement les dons sacrés de Cérès, et jette-les au vent dans une aire aplanie. Coupe les bois destinés à la construction des maisons et à l'armement des navires. Commence, le quatrième, à construire tes légers vaisseaux. Le dix-neuvième après midi est le jour le plus favorable; le neuvième n'est nullement dangereux pour les mortels; il est propice aux plantations et à la naissance de l'homme et de la femme; ce n'est jamais un mauvais jour. Peu de personnes savent que le vingt-neuvième est excellent pour percer un tonneau, pour soumettre au joug les bœufs, les mulets, les chevaux aux pieds légers, et pour lancer sur la sombre mer un rapide vaisseau à plusieurs rangs de rameurs. Peu de personnes l'appellent un jour d'heureux présage. Le quatrième, ouvre le tonneau; le quatorzième est le plus sacré de tous les jours. Un petit nombre de mortels regardent le vingt-quatrième au lever de l'aurore comme le meilleur du mois; car le soir il devient défavorable.

Tels sont les jours utiles aux hommes; les autres sont indifférents; ils ne présagent et n'apportent rien. Chacun loue

tantôt l'un, tantôt l'autre ; mais peu savent les apprécier. La journée est souvent une marâtre et souvent une mère. Heureux, heureux le mortel qui, instruit de toutes ces vérités, travaille sans cesse, irréprochable envers les dieux, observant le vol des oiseaux et fuyant les actions impies !

FIN DES TRAVAUX ET DES JOURS.

LE

BOUCLIER D'HERCULE.

Ou telle [1], abandonnant sa maison et la terre de la patrie, la fille d'Électryon, de ce chef belliqueux des peuples, Alcmène arriva dans Thèbes avec l'intrépide Amphitryon; Alcmène qui surpassait toutes les femmes au sein fécond, par la beauté de son visage et par la grandeur de sa taille. Aucune de ces femmes que les mortelles enfantèrent en s'unissant à des époux mortels, ne pouvait lui disputer le prix de la sagesse. Dans sa haute chevelure, dans ses noires paupières, respirait une grace semblable à celle de Vénus à la parure d'or, et, dans le fond de son cœur, elle aimait son époux comme jamais aucune femme n'avait aimé le sien. Cependant ce guerrier furieux, en disputant des bœufs au noble père d'Alcmène, vainqueur, l'avait fait périr par la force. Contraint de fuir sa patrie, il était venu dans Thèbes demander un asile aux enfants de Cadmus, porteurs de boucliers : c'est là qu'il demeurait avec sa pudique épouse, mais privé des aimables plaisirs de l'hyménée; car il lui était défendu de monter sur la couche de la fille d'Électryon, d'Alcmène aux pieds charmants, avant d'avoir vengé le meurtre des généreux frères de son épouse, et livré à la flamme dévorante les villages des guerriers Taphiens et des Téléboens. Telle était la loi de son hymen, et les dieux en avaient été les garants : dans la crainte de leur colère, il s'empressait

[1] Ce début se rattache probablement au poëme des Μεγάλας Ηοίας, dans lequel Hésiode a chanté les hommes les plus célèbres de la Grèce.

d'accomplir sans retard le grand ouvrage que lui avait imposé la volonté céleste. Sur ses pas s'avançaient des soldats avides de guerre et de carnage, les Béotiens, ces dompteurs de chevaux, respirant par-dessus leurs boucliers; les Locriens habiles à combattre de près, et les magnanimes Phocéens : le noble enfant d'Alcée marchait, fier de ces peuples.

Mais le père des dieux et des hommes, concevant dans son ame un autre projet, voulait engendrer pour ces dieux et pour ces hommes industrieux un héros qui les défendît contre le malheur. Il s'élança de l'Olympe, méditant la ruse au fond de sa pensée, et desirant coucher une nuit auprès d'une femme à la belle ceinture. Le prudent Jupiter se rendit sur le Typhaon, d'où il monta jusqu'à la plus haute cime du Phicius. Là il s'assit, et roula encore dans son esprit ses merveilleux desseins. Durant la nuit, il s'unit d'amour avec la fille d'Électryon, Alcmène aux pieds charmants, et satisfit son envie. Cette même nuit, le chef belliqueux des peuples, Amphitryon, cet illustre héros, content d'avoir terminé son grand ouvrage, revint dans sa maison. Avant de visiter ses esclaves et les rustiques gardiens de ses troupeaux, il monta sur la couche de son épouse, tant un violent desir agitait le cœur de ce pasteur des peuples ! Tel un homme échappe, plein de joie, aux tourments d'une douloureuse maladie ou d'un cruel esclavage, ainsi Amphitryon, délivré d'une entreprise difficile, rentra dans sa maison avec empressement et avec plaisir. Toute la nuit il coucha près de sa pudique épouse, jouissant des présents de Vénus à la parure d'or. Amoureusement domptée par un dieu et par le plus illustre des mortels, Alcmène enfanta dans Thèbes aux sept portes des jumeaux doués d'un esprit différent, quoique frères : l'un inférieur au reste des hommes, l'autre courageux et terrible parmi tous les héros, le puissant Hercule. Tous deux avaient été engendrés, Hercule par Jupiter qui rassemble les sombres nuages, Iphiclès par Amphitryon, chef belliqueux des peuples. Leur origine n'était pas la

même : leur mère avait conçu l'un d'un mortel, et l'autre du fils de Saturne, de Jupiter, maître de tous les dieux.

Hercule tua le fils de Mars, le magnanime Cycnus. Dans un bois consacré à Apollon qui lance au loin ses traits, il trouva Cynus, et Mars son père, ce dieu insatiable de combats, couverts d'armes étincelantes comme les éclairs de la flamme, et debout sur un char. Leurs agiles coursiers frappaient du pied la terre, et sous les pas de ces coursiers la poussière tourbillonnait autour du char magnifique dont leur rapide vol faisait retentir les roues. Le brave Cycnus se réjouissait, espérant immoler le belliqueux enfant de Jupiter avec son écuyer, et les dépouiller de leur glorieuse armure. Mais Phébus-Apollon n'exauça point ses vœux : car il excita contre lui le puissant Hercule. Partout le bois sacré et l'autel d'Apollon Pagaséen [1] brillaient du vif éclat que répandaient les armes de Mars et la présence d'un si terrible dieu. Ses yeux brillaient comme la flamme. Quels mortels, excepté Hercule et l'illustre Iolaüs, auraient osé s'élancer à sa rencontre? Ces deux héros, en effet, étaient doués d'une grande force, et des bras invincibles attachés à leurs épaules s'allongeaient sur leurs membres robustes. Alors Hercule adressa la parole à son écuyer, au courageux Iolaüs :

« Iolaüs ! héros, le plus cher de tous les humains, sans doute Amphitryon s'était rendu coupable envers les bienheureux immortels habitants de l'Olympe, lorsque, laissant Tirynthe aux palais magnifiques, il vint dans Thèbes couronnée de beaux remparts, après avoir tué Électryon, à qui il disputa des bœufs au front large. C'est là qu'il se réfugia auprès de Créon et d'Hénioché au long voile, qui l'accueillirent avec bienveillance, lui prodiguèrent tous les secours dus aux suppliants, et le chérirent chaque jour da-

[1] L'Apollon Pagaséen était l'Apollon adoré à Pagase, ville de Thessalie, appelée dans la suite Démétrie, située au nord du golfe Pélasgique, et d'où les Argonautes partirent pour la Colchide. Hygin dit, d'après Callimaque, qu'ils y avaient érigé un temple à Apollon.

vantage. Il vivait heureux et fier de son épouse, d'Alcmène aux pieds charmants, lorsque, les années étant révolues, nous naquîmes ton père et moi, différents tous deux de stature et de caractère. Jupiter égara l'esprit de ton père, qui abandonna sa maison et les auteurs de ses jours, pour servir le coupable Eurysthée. Le malheureux! plus tard il en gémit profondément, et déplora sa faute ; mais elle est irréparable. Pour moi, le destin m'imposa de pénibles travaux. Ami, hâte-toi de saisir les brillantes rênes de mes coursiers aux pieds rapides, et, l'ame remplie d'une noble confiance, pousse en avant le char léger et les chevaux vigoureux, sans redouter le bruit de l'homicide Mars. Maintenant il fait retentir de ses cris de rage le bois sacré d'Apollon, qui lance au loin ses traits ; mais, quelle que soit sa force, il sera bientôt rassasié des fureurs de la guerre.

« Respectable ami, répondit l'irréprochable Iolaüs, combien ta tête est honorée par le père des dieux et des hommes, et par Neptune Tauréen [1], qui protége les remparts et défend la ville de Thèbes, puisqu'ils font tomber entre tes mains un héros si grand et si fort, pour te procurer une gloire immortelle! Revêts donc tes belliqueuses armes, et combattons soudain en mettant aux prises le char de Mars et le nôtre. Mars ne saurait effrayer ni l'inébranlable enfant

[1] On sait que les anciens poëtes ont donné aux fleuves la forme des taureaux, et qu'ils les ont appelés ταυροκράνους et ταυροπόδας. Horace a dit (Od. lib. IV, 14, 25) :

Tauriformis volvitur Aufidus ;

et Virgile (*Georg.*, IV, 371) :

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.

Neptune a pu être, comme les fleuves, représenté sous l'image d'un taureau. Mais on peut supposer, avec Tzetzès, que le surnom de Ταύρεος lui vint de l'usage où l'on était dans les villes de Béotie, et surtout à Oncheste, d'immoler des taureaux en son honneur. Il y avait, selon Hésychius, des fêtes consacrées à Neptune, et appelées Ταυρία.

de Jupiter, ni celui d'Iphiclès ; je crois plutôt qu'il fuira les deux rejetons de l'irréprochable fils d'Alcée, les deux héros qui sont là, brûlant d'une noble ardeur et tout prêts à combattre : ils aiment bien mieux la guerre que les festins. »

Il dit, et le puissant Hercule sourit en se réjouissant dans son ame, *car il venait d'entendre un langage généreux.* Soudain volèrent de sa bouche ces paroles ailées :

« Iolaüs ! héros nourrisson de Jupiter, voici l'instant du terrible combat. Si tu te montras toujours habile, aujourd'hui encore dirige avec adresse cet Arion, ce grand coursier aux crins noirs, et seconde-moi de toutes tes forces. »

A ces mots, il enlaça à ses jambes les brodequins d'un orichalque [1] splendide, glorieux présent de Vulcain ; puis il ceignit sa poitrine de cette belle cuirasse d'or, magnifique chef-d'œuvre que lui donna Minerve-Pallas, fille de Jupiter, lorsque pour la première fois il s'élança vers les combats meurtriers. Ce redoutable guerrier suspendit encore à ses épaules le fer qui repoussait le trépas, et il jeta derrière lui le carquois profond, rempli de flèches horribles, messagères de la mort, qui étouffe la voix de ses victimes : cette mort semblait attachée à leurs pointes trempées de larmes ; polies et longues par le milieu, elles étaient revêtues à leur extrémité des ailes d'un aigle noir. Le héros prit la forte lance armée d'airain, et sur son front vaillant posa le superbe casque d'acier qui, travaillé avec art, s'ajustait à ses tempes et protégeait la tête du divin Hercule.

Enfin il saisit dans ses mains ce bouclier aux diverses figures, que les flèches d'aucun mortel ne purent jamais ni rompre ni traverser, ouvrage merveilleux, tout entier en-

[1] Suivant Tzetzès, l'orichalque était un airain qui, naturellement rougeâtre, devenait blanc par l'effet d'une certaine préparation. Virgile a dit (*Æn.*, XII, 87) : *Alboque orichalco.* Cette épithète répond à celle de φαεινον qu'Hésiode donne à l'orichalque.

touré de gypse, orné d'un blanc ivoire, étincelant d'un ambre jaune et d'un or éclatant ; des lames bleues s'y croisaient de toutes parts.

Au milieu se dressait un dragon terrible, funeste à nommer, et lançant en arrière des regards brûlants comme le feu. Sa gueule était remplie de dents blanches, cruelles, insaisissables. Sur son front menaçant voltigeait l'odieuse Éris, cette inhumaine déesse qui, excitant le trouble et le carnage, égarait l'esprit des guerriers assez hardis pour attaquer le fils de Jupiter ; leurs ames descendaient dans la souterraine demeure de Pluton, et sur la terre noire pourrissaient leurs ossements, dépouillés de leurs chairs et dévorés par le brûlant Sirius. Là se heurtaient la Poursuite et le Retour ; là s'agitaient le Tumulte et la Fuite ; là s'échauffait le Carnage ; là couraient en fureur Éris et le Désordre. La cruelle Parque saisissait tantôt un guerrier vivant, mais qui venait d'être blessé, ou un autre qui ne l'était pas encore, tantôt un cadavre qu'elle traînait par les pieds à travers la bataille. Sur ses épaules flottait sa robe souillée de sang humain ; elle roulait des yeux effrayants et poussait des clameurs aiguës. Là paraissaient encore les têtes de douze serpents hideux, funestes à nommer, et terribles sur la terre pour tous les hommes qui osaient attaquer l'enfant de Jupiter ; leurs dents s'entre-choquaient avec bruit, tandis que le fils d'Amphitryon combattait. Ces merveilles étaient distinctement figurées ; des taches bleues parsemaient le dos de ces épouvantables dragons, et leurs mâchoires avaient une couleur noirâtre.

On voyait aussi des sangliers sauvages et des lions qui s'entre-regardaient avec fureur, et, rangés par troupes, se précipitaient en foule les uns sur les autres : ils ne s'inspiraient mutuellement aucun effroi, mais leurs cous se hérissaient de poils ; car déja un grand lion avait été abattu, et près de lui deux sangliers étaient tombés privés de la vie ; de leurs plaies un sang noir s'épanchait sur la terre, et, la tête renversée, ils gisaient morts sous leurs terribles vain-

queurs. Cependant les deux troupes brûlaient encore de combattre; une nouvelle ardeur enflammait les sangliers sauvages et les farouches lions.

Ailleurs s'offrait le combat des belliqueux Lapithes qui entouraient le roi Cénée, Dryas, Pirithoüs, Hoplée, Exadius, Phalère, Prolachus, le Titarésien Mopsus, fils d'Ampyx, rejeton de Mars, et Thésée, fils d'Égée, semblable aux immortels; tous, formés d'argent, portaient des armures d'or. De l'autre côté, les Centaures ennemis se rassemblaient autour du grand Pétréus, du devin Asbole, d'Arctus, d'Hurius, de Mimas aux noirs cheveux, et des deux enfants de Peucis, Périmède et Dryale : formés aussi d'argent, tous avaient des massues d'or entre leurs mains. Les deux partis s'attaquaient, comme s'ils eussent été vivants, et ils combattaient de près, armés de lances et de massues. Les coursiers aux pieds rapides du cruel Mars étaient figurés en or; au milieu de la mêlée, ce dieu, ravisseur de butin, ce dieu funeste frémissait, une pique à la main, excitant les soldats, couvert de sang, dépouillant les vaincus qui paraissaient respirer encore, et triomphant du haut de son char. Près de lui se tenaient la Terreur et la Fuite, impatientes de se mêler au combat des héros. La belliqueuse fille de Jupiter, Pallas Tritogénie, semblait vouloir allumer le feu des batailles; une lance dans les mains, un casque d'or sur la tête, et l'égide sur ses épaules, elle se précipitait vers la guerre terrible.

Ici on contemplait le chœur sacré des immortels; au milieu de ce chœur, le fils de Jupiter et de Latone tirait de sa lyre d'or des sons ravissants qui perçaient la voûte de l'Olympe, séjour des dieux. Autour de la céleste assemblée s'élevait en cercle un monceau d'innombrables trésors; et, dans cette lutte divine, les Muses de la Piérie chantaient les premières, comme si elles faisaient entendre une voix harmonieuse.

Là, sur la mer immense, s'arrondissait un port à l'entrée facile, composé de l'étain le plus pur et rempli de flots écu-

mants. Au milieu, de nombreux dauphins paraissaient nager çà et là, en épiant les poissons ; deux dauphins d'argent, soufflant l'eau par leurs narines, dévoraient les muets habitants de l'onde, et sous leurs dents se débattaient les poissons d'airain. Un pêcheur les contemplait, assis sur le rivage, et balançait dans ses mains un filet qu'il semblait prêt à lancer.

Plus loin, le fils de Danaé à la belle chevelure, Persée, ce dompteur de chevaux, ne touchait pas le bouclier de ses pieds rapides et n'en était pas très loin ; par un incroyable prodige, il n'y tenait d'aucun côté. Ciselé en or par les mains de l'illustre Vulcain, il portait des brodequins ailés, et le glaive d'airain à la noire poignée, suspendu au baudrier, brillait sur ses épaules ; il volait comme la pensée. Tout son dos était couvert par la tête de la cruelle Gorgone : autour de cette tête voltigeait, ô merveille ! un sac d'argent d'où tombaient des franges d'or au loin étincelantes. Sur le front du héros s'agitait le formidable casque de Pluton, enveloppé des épaisses ténèbres de la nuit. Le fils de Danaé lui-même s'allongeait, semblable à un homme qui se hâte de fuir en frissonnant de terreur ; sur ses pas s'élançaient les monstres insaisissables et funestes à nommer, les Gorgones, impatientes de l'atteindre. Dans leur élan impétueux, l'acier pâle du bouclier retentissait d'un bruit aigu et perçant. A leurs ceintures pendaient deux dragons qui courbaient leurs têtes, dardaient leurs langues, entre-choquaient leurs dents avec fureur, et lançaient de farouches regards. Sur les épouvantables têtes de ces Gorgones planait une grande terreur. Là combattaient deux peuples couverts de belliqueuses armes, les uns cherchant à repousser la mort loin de leur cité et de leur famille, les autres avides de meurtre et de ravage. Plusieurs guerriers étaient déja tombés ; un plus grand nombre soutenait le choc des combats. Du haut des tours magnifiques, les femmes poussaient des clameurs aiguës, se meurtrissaient les joues, et semblaient vivantes, grace au talent de l'illustre Vulcain. Les hommes saisis par la vieillesse, ras-

semblés hors des portes, élevaient leurs mains vers les bienheureux immortels et tremblaient pour leurs fils. Ceux-ci combattaient, et derrière eux les noires Destinées, entrechoquant leurs dents éclatantes de blancheur, ces déesses à l'œil farouche, hideuses, ensanglantées, invincibles, se disputaient les guerriers couchés sur l'arène. Toutes, altérées d'un sang noir, étendaient leurs larges ongles sur le premier soldat qui tombait mort ou récemment blessé, et les ames des victimes descendaient dans la demeure de Pluton, dans le froid Tartare. A peine rassasiées de sang humain, elles rejetaient derrière elles les cadavres, et s'empressaient de retourner au milieu du tumulte et du carnage. Là paraissaient Clotho, Lachésis, et plus bas Atropos, qui, sans être une grande déesse, était plus puissante et plus âgée que ses sœurs. Toutes les trois, acharnées sur le même guerrier, se lançaient mutuellement d'horribles regards, et, dans leur fureur, entrelaçaient leurs ongles et leurs mains audacieuses. A leurs côtés se tenait la Tristesse désolée, horrible, pâle, desséchée, consumée par la faim, chancelant sur ses épais genoux. De ses mains s'allongeaient des ongles démesurés; une impure émanation s'échappait de ses narines, et le sang coulait de ses joues sur la terre. Debout, elle grinçait des dents avec un bruit terrible, et ses épaules étaient couvertes des tourbillons d'une poussière humide de larmes.

Auprès s'élevait une cité munie de superbes tours, et de sept portes d'or attachées à leurs linteaux. Les habitants s'y livraient aux plaisirs et à la danse. Sur un char aux belles roues, ils conduisaient une jeune vierge à son époux, et de toutes parts retentissaient les chants d'hyménée. On voyait au loin se répandre la clarté des flambeaux étincelants dans la main des esclaves. Florissantes de beauté, des femmes précédaient le cortége, et des groupes joyeux les accompagnaient en dansant. Des chanteurs mariaient aux chalumeaux sonores leur voix légère et flexible, qui perçait les échos d'alentour, et un chœur gracieux voltigeait, guidé par les sons de la lyre. D'un autre côté, les jeunes garçons se di-

vertissaient aux accords de la flûte; les uns goûtaient les plaisirs du chant et de la danse, les autres souriaient à ces jeux, et chacun s'avançait précédé d'un musicien habile; la joie, la danse et les amusements animaient la ville tout entière. Devant les remparts, des écuyers couraient, montés sur leurs chevaux. Des laboureurs fendaient le sein d'une terre fertile, en relevant leurs tuniques. Il y avait un champ couvert de blés, où des ouvriers moissonnaient les tiges hérissées de pointes aiguës, et chargées de ces épis, don précieux de Cérès, tandis que leurs compagnons les liaient en javelles et remplissaient l'aire de leurs monceaux. Ailleurs, ceux-ci, armés de la serpe, récoltaient les fruits de la vigne; ceux-là, recevant de la main des vendangeurs les grappes blanches ou noires cueillies sur les grands ceps aux feuilles épaisses et aux rameaux d'argent, les entassaient au fond des corbeilles, que d'autres emportaient. Non loin de là, rangés avec ordre et figurés en or, des plants nombreux, chefs-d'œuvre de l'industrieux Vulcain, s'élevaient couverts de pampres mobiles, soutenus par des échalas d'argent et chargés de grappes qui semblaient noircir. Les uns foulaient le raisin, les autres puisaient le vin nouveau. On voyait encore des athlètes s'exercer à la lutte et au pugilat. Quelques chasseurs poursuivaient des lièvres agiles, et deux chiens à la dent acérée couraient en avant, impatients de saisir ces animaux, qui cherchaient à leur échapper. Près de cette chasse, des écuyers se disputaient le prix avec une ardente rivalité; debout sur leurs chars magnifiques, ils lançaient leurs légers coursiers et leur lâchaient les rênes : ces solides chars volaient en bondissant, et les moyeux des roues retentissaient au loin. Cependant les rivaux continuaient leurs efforts; la victoire ne se déclarait pas, et le combat restait indécis. Dans la lice brillait à tous les yeux un grand trépied d'or, glorieux ouvrage de l'habile Vulcain.

L'océan, qui semblait rempli de flots, coulait de toutes parts autour du superbe bouclier. Des cygnes au vol rapide y jouaient à grand bruit; plusieurs nageaient sur la surface

des vagues, et les poissons s'agitaient autour d'eux : spectacle surprenant même pour le dieu du tonnerre, qui avait commandé à l'adroit Vulcain cette vaste et solide armure ! Le généreux fils de Jupiter la saisit avec ardeur, et d'un saut léger s'élança sur le char, pareil à la foudre de son père qui porte l'égide. Son valeureux écuyer, Iolaüs, assis sur le siége, conduisait le char recourbé. Alors la déesse aux yeux bleus, Minerve s'approcha des deux héros, et pour les animer encore fit voler de sa bouche ces paroles ailées : « Salut, ô descendants du fameux Lyncée ! Puisse le roi des bienheureux immortels, Jupiter, vous donner aujourd'hui la force d'immoler Cycnus et de le dépouiller de sa glorieuse armure ! Mais écoute mes conseils, ô le plus courageux des hommes ! Quand tu auras privé Cycnus de la douce existence, laisse-le avec ses armes étendu sur l'arène. Observe l'approche de Mars, ce fléau des mortels, et frappe-le de ta lance acérée à l'endroit que tu verras nu sous le magnifique bouclier. Après, éloigne-toi ; le sort ne te permet point de t'emparer de ses chevaux, ni de sa glorieuse armure. »

A ces mots, la puissante déesse monta promptement sur le char, portant la victoire et la gloire dans ses mains immortelles. Alors, d'une voix terrible, Iolaüs, issu de Jupiter, excita les chevaux, qui, effrayés de ses menaces, emportèrent le rapide char en couvrant la plaine de poussière. Car Minerve aux yeux bleus, secouant son égide, leur avait inspiré une nouvelle ardeur, et la terre gémissait sous leurs pas.

D'un autre côté s'avançaient de front, semblables à la flamme ou à la tempête, Cycnus, ce dompteur de coursiers, et Mars, insatiable de combats. Les chevaux des deux chars, arrivés les uns devant les autres, poussèrent des hennissements aigus qui perçaient les échos d'alentour. Le puissant Hercule parla ainsi le premier :

« Lâche Cycnus ! pourquoi diriger ces rapides coursiers contre des hommes éprouvés comme nous par le travail et par la souffrance ? Détourne ton char éclatant, et cède-moi le

chemin. Je vais à Trachine [1], auprès du roi Céyx, qui, puissant et respecté, règne dans cette ville : tu le sais par toi-même, puisque tu as épousé sa fille, Thémisthonoé aux yeux noirs. Lâche ! Mars ne repoussera pas la mort loin de toi, si nous nous mesurons tous les deux. Jadis il éprouva le pouvoir de ma lance, lorsque, me disputant la sablonneuse Pylos, il osa me résister, dans son insatiable ardeur de combats. Blessé trois fois, il s'appuya contre la terre; j'avais déja frappé son bouclier, lorsque du quatrième coup je lui perçai la cuisse, en l'accablant de toute ma force ; je déchirai sa chair de part en part, et, le front dans la poussière, il tomba sous le choc de ma lance. Alors, couvert de honte, il retourna parmi les immortels, laissant entre mes mains ses dépouilles sanglantes. »

Il dit ; mais le belliqueux Cycnus ne voulut pas, docile à la demande d'Hercule, détourner ses vigoureux coursiers. Aussitôt du haut de leurs solides chars s'élancèrent le grand Jupiter et le fils du terrible Mars. Les écuyers rapprochèrent les chevaux à la belle crinière, et sous le choc de leurs pas la vaste terre gémit profondément. Comme, du faîte élevé d'une grande montagne, les rochers se précipitent en roulant les uns sur les autres, et dans leur rapide chute entraînent un grand nombre de chênes à la haute chevelure, de pins et de peupliers aux profondes racines, jusqu'à ce que ces confus débris arrivent dans la plaine : ainsi les deux héros s'attaquèrent avec des cris effrayants. Toute la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné, Hélice, Anthée aux gras pâturages, retentirent des longs éclats de leur voix ; car ils s'entre-choquèrent en poussant d'incroyables clameurs. Le prudent Jupiter fit gronder au loin son tonnerre et laissa tomber du ciel des gouttes de sang, pour donner à son fils audacieux le signal du combat. Lorsque, dans les gorges d'une montagne, un sanglier à l'aspect farouche, aux dents menaçantes, brûle de combattre une troupe de chasseurs,

[1] Trachine était une ville de la Thessalie, située au pied du mont Œta.

la tête baissée, il aiguise contre eux ses blanches défenses ; l'écume ruisselle de sa gueule prête à les déchirer ; ses yeux ressemblent à la flamme étincelante, et sur son dos, sur son cou se dressent ses poils frémissants : tel le fils de Jupiter s'élança de son char. C'était la saison où la bruyante cigale aux noires ailes, assise sur un verdoyant rameau, commence à prédire aux hommes par ses chants le retour de l'été ; la cigale, qui choisit pour boisson et pour nourriture la féconde rosée, et depuis l'aurore jusqu'au déclin du jour ne cesse de faire entendre sa voix au milieu de la plus ardente chaleur, lorsque le Sirius dessèche tous les corps : c'était la saison où le millet, semé dans l'été, se couronne d'épis, où l'on voit se colorer ces verts raisins que Bacchus donne aux humains pour leur joie et pour leur malheur : c'était alors que ces héros combattaient, et leurs clameurs retentissaient de toutes parts. Tels deux lions furieux, se disputant une biche qui vient de périr, s'élancent l'un contre l'autre ; ils poussent d'affreux rugissements et leurs dents s'entre-choquent : tels encore, sur une roche élevée, deux vautours aux serres aiguës, aux becs recourbés, combattent à grands cris pour une chèvre des montagnes ou pour la grasse dépouille d'une biche sauvage, que tua la flèche lancée par l'arc d'un jeune chasseur ; tandis que ce chasseur s'égare, incertain de sa route, ils s'en aperçoivent aussitôt, et commencent une lutte opiniâtre : ainsi les deux rivaux se jetèrent, en criant, l'un sur l'autre. Cycnus, impatient d'immoler le fils du puissant Jupiter, frappa son bouclier d'un javelot d'airain, mais sans pouvoir le briser ; car les présents de Vulcain le protégeaient. Le fils d'Amphitryon, le puissant Hercule, lançant rapidement sa longue javeline, atteignit Cycnus au-dessous du menton, entre le casque et le bouclier, à l'endroit où le cou restait découvert ; la pointe homicide lui trancha les deux muscles, car son vainqueur l'avait accablé d'un coup violent. Il tomba comme un chêne ou un roc élevé tombe, frappé par la brûlante foudre de Jupiter. Dans sa chute, retentirent autour de lui ses armes

étincelantes d'airain. Le fils patient de Jupiter abandonna sa victime, et voyant s'avancer Mars, ce fléau des humains, lui lança de farouches regards. Lorsqu'un lion a trouvé un animal vivant, de ses ongles vigoureux il le déchire, et soudain lui arrache la douce existence ; son cœur avide se rassasie de sa fureur ; il roule des yeux effrayants, bat de sa queue ses flancs et ses épaules, creuse du pied la terre, et nul à son aspect n'ose s'approcher de lui, ni le combattre : ainsi le fils d'Amphitryon, insatiable de batailles, se présenta en face de Mars, et son audace s'enflamma plus encore au fond de son cœur. Mars s'avança, la douleur dans l'ame, et tous les deux, en criant, fondirent l'un sur l'autre. Comme une pierre, détachée du faîte d'une montagne, roule et bondit au loin avec un grand fracas, lorsque enfin elle rencontre dans une colline élevée un obstacle qui arrête sa chute : tel le funeste Mars, qui fait plier les chars sous son poids, s'élança, poussant d'effroyables clameurs; Hercule soutint son choc avec promptitude. Alors Minerve, fille de Jupiter maître de l'égide, alla au-devant de Mars en agitant sa ténébreuse égide, et, le regardant d'un œil irrité, elle fit voler de sa bouche ces paroles ailées :

« O Mars ! apaise ta bouillante audace et retiens tes mains invincibles. Le sort ne te permet pas de tuer Hercule, ce fils intrépide de Jupiter, ni de le dépouiller de sa glorieuse armure. Cesse donc le combat, et ne lutte pas contre moi. »

Elle dit, mais ne persuada point le cœur magnanime du dieu Mars. Mars, brandissant à grands cris ses armes semblables à la flamme, se précipita aussitôt sur le puissant Hercule : impatient de l'immoler et furieux du trépas de son fils, il atteignit de sa lance d'airain le vaste bouclier. Mais Minerve aux yeux bleus, se penchant hors du char, détourna le choc de la lance. Mars, en proie à une vive douleur, tira son glaive acéré, et se jeta sur le généreux Hercule. Tandis qu'il accourait, le fils d'Amphitryon, insatiable de combats et de carnage, frappa d'un coup violent sa cuisse restée à découvert sous le magnifique bouclier. Armé de la lance, il

déchira sa chair de part en part, et le renversa au milieu de l'arène. Soudain la Fuite et la Terreur firent avancer son char agile et ses coursiers; puis l'enlevant de la terre aux larges flancs, elles le portèrent sur ce char magnifique, frappèrent du fouet les chevaux, et remontèrent dans le vaste Olympe.

Le fils d'Alcmène et le glorieux Iolaüs partirent après avoir dépouillé les épaules de Cycnus de la belle armure; et bientôt, traînés par leurs coursiers aux pieds rapides, ils parvinrent dans la ville de Trachine. Minerve aux yeux bleus regagna le grand Olympe et les demeures de son père.

Cycnus fut enseveli par Céyx et par le peuple innombrable, qui, auprès de la cité de cet illustre monarque, habitait Anthée, la ville des Myrmidons, la célèbre Iaolchos, Arné et Hélice. Une foule immense se rassembla pour honorer Céyx, cet homme cher aux bienheureux immortels. Mais l'Araunus [1], grossi par les pluies de l'hiver, fit disparaître sous ses ondes le tombeau et le monument de Cycnus. Ainsi l'avait ordonné Apollon fils de Latone, parceque Cycnus, se plaçant en embuscade, dépouillait de vive force tous les mortels qui conduisaient à Pytho de superbes hécatombes.

[1] L'Araunus était un fleuve de Thessalie, dont Euripide fait mention en rappelant le meurtre de Cycnus dans l'*Hercule furieux* (389).

FIN DU BOUCLIER D'HERCULE.

Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avis de l'Éditeur. 1

HOMÈRE. Batrachomyomachie. 5

ŒUVRES D'HÉSIODE. *Avertissement*. 17

La Théogonie. 27

Les Travaux et les Jours. 56

Le Bouclier d'Hercule. 82

COLUTHUS. *Vie de Coluthus*. 97

L'Enlèvement d'Hélène. 98

MUSÉE. *Préface*. 111

Héro et Léandre. 119

TRYPHIODORE. *Vie de Tryphiodore*. 131

La Prise de Troie. 132

APOLLONIUS. *Vie d'Apollonius*. 157

L'Expédition des Argonautes. 169

ŒUVRES D'OPPIEN. *Préface*. 327

La Chasse. 331

La Pêche. 395